

la grappe

*il gusto
l'inclinazione
la passione
il desiderio
l'amore
l'invidia
la tendenza
l'attrattiva
la predilezione
la preferenza*

Dalmonde 2016

92



Sommaire du n°92

Liminaire.....	4
Dossier : le Goût.....	5
Joël GARD.....	8
A taste of honey.....	8
Bashin' street blues.....	10
Prévert Pépère.....	12
La baguette.....	14
Un goût de Belgique.....	17
Magali RENOUF.....	19
Le goût du jour.....	19
Daniel ABEL.....	20
La mirabelle.....	20
Les bonbons de la confiserie.....	22
Les munsters.....	24
Les myrtilles.....	27
André DUPRAT.....	29
UN JET DE PLUME.....	29
Jean-Pierre BOULIC.....	32
LE GOÛT DE LA POÉSIE.....	32
PENSÉES.....	35
Colette MILLET.....	36
DU GOÛT DES MIENS.....	36
Françoise Roullier.....	40
Le goût des choses.....	40
Jean-Jacques GUÉANT.....	41
Une nuit en « Cabane » !.....	41
Jacques LUCCHESI.....	46
A propos du « goût des autres ».....	46
Sophie Miquel.....	48
SALADES DE SAISONS.....	48
Léo VERLE.....	50
Le goût des jardins.....	50
Jean VILLENEUVE.....	53
Nous deux.....	53
Dominique DESGOUGES.....	56
LE GOÛT DU BONHEUR.....	56
Jean-Jacques NUEL.....	60
L'avenir de l'homme.....	60

Patrice BOURET.....	61
« Du goût, Madame ».....	61
Martine KERDAT.....	64
Une rencontre.....	64
Célia ROCHARD.....	65
Quand le goût,.....	65
Bernard BOURNAS.....	66
LE GOÛT.....	66
Chronique(s) du mauvais œil N°48.....	68
Et aussi.....	74
Le goût des mots de Jacques LUCCHESI.....	74
JOUTE ÉTYMOLOGIQUE.....	76
Feuilleton N°1 : Le rat des villes et le rat des champs.....	78
Textes inspirés par la photographe Arièle Bonzon.....	85
Textes inspirés par les œuvres de Laurence Morzuch.....	86
ENTRETIEN avec Laurence MORZUCH.....	89
Bleau en Poésie 2016.....	91
Les signatures du printemps.....	92
Coups de cœur au Festival de St Malo.....	94

Liminaire

« Autrefois on s’imaginait naïvement que tout ce qui n’appartenait pas à la classe ouvrière, tous les gens bien mis avaient une intelligence supérieure et le goût de la beauté ; la culture et l’élégance lui semblaient devoir marcher forcément de pair et il avait commis l’erreur de confondre éducation avec intelligence. »

Jack London in *Martin Eden*

Ne dit-on pas « tous les goûts sont dans la nature » pour dire que chacun d’entre nous possède le droit de goûter le monde à sa guise ? Les auteurs du nouveau dossier de ce numéro 92 ne sont pas seulement soumis aux quatre mille cellules sensorielles des récepteurs dont les trois quarts sont sur la langue, pour différencier le sucré des gourmandises et le salé des charcuteries des souvenirs, l’acide du pain convoité, l’amer des agrumes des jardins, sans oublier le glutamate, rehausseur de goût. Pour étancher notre soif de lecture, ils ont exploré l’inattendu du goût des autres, ces sensations sinon éprouvées du moins reconnaissables par tous, parce qu’elles reflètent le goût d’une époque, d’une génération, d’une société. Le goût de La Grappe s’affirme autant dans la publication de l’écriture du bonheur de Daniel Abel, le jet de plume subtil d’André Duprat, la lumineuse pensée poétique de Jean-Pierre Boulic, que dans celle de nouveaux auteurs la rejoignant à pied, en promenade seul ou à deux, ou se régaland à table.

Mais ne nous trompons pas, le goût littéraire est aussi affaire politique. La citation de Jack London saura introduire la première partie de l’article de JJ. Guéant retraçant l’itinéraire de deux auteurs de l’écriture prolétarienne en France qu’elle soit ouvrière ou paysanne : *des rats des villes et des rats des champs* qui avaient beaucoup à dire, à écrire, à partager. Relisons-les !

Colette Millet

Dossier : le Goût



DOSSIER

LE GOÛT

A la suite du numéro 91 où **PARTIR !** nous menait dans toutes les directions du voyage, nous avons le plaisir de présenter ici un nouveau dossier à mot unique mais tout autant riche de ses multiples sens : **LE GOÛT**.

*Le sens des saveurs, le verbe goûter, le bien manger, l'appétit
Le goût des uns, celui des autres
et celui des choses : penchant, passion, attirance, attrait,
enticement, inclination, appétence
le bon goût, le talent, Le style, la tendance, l'élégance, la mode
et aussi leurs contraires : le mauvais goût, le dégoût, ...*

Avec talent, humour et sensibilité, les auteurs ont répondu à cette énumération proposée par la rédaction : par des poèmes, textes poétiques, récits, nouvelles, accompagnés de dessins et photos qui, pour la grande majorité d'entre eux, traitent plutôt le goût en valeur positive. Revient aux revuistes que nous sommes d'organiser la mise en page pour finir de donner le ton au dossier se constituant. Accueillis pour la première fois dans nos pages, les poèmes de Joël Gard ouvrent en grand ce dossier avec une belle liberté, abordant plusieurs des thèmes présents : le goût des saveurs, des jardins, des souvenirs d'enfance, de l'aventure, du sport, des pensées de poètes que la poésie et l'amour font naître. Enfin, Bernard Bournas enrichit et commente les mots du goût, l'énumération en clôture.

L'équipe de rédaction de La Grappe

Auteurs du dossier

Daniel ABEL poète plasticien, originaire du Massif vosgien est un habitué des pages de La Grappe.

Jean-Pierre BOULIC poète breton, a publié de nombreux recueils chez plusieurs éditeurs.

Patrice BOURET poète, comédien, a publié des recueils de poésie.

Bernard BOURNAS originaire de la Creuse, réside en Seine-et-Marne. A publié quatre recueils de poésie, le retrouver sur le site : *the bookedition*.

Dominique DESGOUGES habite en Seine-et-Marne et a publié trois romans aux Editions Premedit.

André DUPRAT poète, publie sa poésie chez plusieurs éditeurs et est fidèle à La Grappe pour écrire dans ses Dossiers.

Joël GARD habite la Bretagne, a longtemps mis en scène Le Théâtre de l'Epi en Seine-et-Marne. Nous propose pour la première fois ses textes.

Jean-Jacques GUEANT ce passionné de littérature est agrégé de la Forêt de Fontainebleau.

Martine KERDAT pratique la course à pied et se passionne pour un autre sport : l'écriture qu'elle aime partager avec les lecteurs de la Grappe ! Elle participe à l'atelier d'écriture Zadig à Fontenay-le-Fleury (78).

Jacques LUCCHESI écrivain, journaliste et critique d'art, écrit des poèmes, des nouvelles, des essais, du théâtre et des scénarios. En 2006, a créé les éditions associatives Port d'Attache à Marseille qui ont pour but de publier de petits textes sans concession sur le monde.

Colette MILLET grapille des textes au gré de ses souvenirs, au fil de ses lectures, de ses voyages, de ses rencontres avec les auteurs.

Sophie MIQUEL habitant la Dordogne, est une passionnée de recherches botaniques.

Jean-Jacques NUEL auteur de romans et textes courts, éditeur lyonnais, s'est installé récemment près de Cluny.

Magali RENOUF Docteure en littérature comparée, a un pied dans le Surréalisme, l'autre en Afrique; des mains pour écrire, créer, la tête dans les nuages.

Célia ROCHARD poétesse publie dans différentes anthologies, participe à l'atelier d'écriture Zadig à Fontenay-le-Fleury (78).

Françoise ROULLIER, artiste plasticienne, nourrit de la lumière de Loire, peint, sculpte, écrit, participe à l'aventure du livre pauvre, imaginée par Daniel Leuwers.

Léo VERLE Tourangeau, collages et textes en partage, compagnon de la poésie et de ses revues depuis toujours.

Jean VILLENEUVE d'origine provinciale ce Parisien de cœur aspire au titre de Citoyen du Monde.

Dessins de

Mathilde RINJARD graphiste de 21 ans, collabore pour la première fois à La Grappe, explore l'illustration de textes littéraires, découvre un univers saisissant, chargé de souvenirs qu'elle prend plaisir à mettre en images. Touchée par les textes et les histoires elle espère transmettre au lecteur les émotions de l'auteur. Retrouvez-la sur son site : mathilderinjard.com

Et de Brigitte DAILLANT, Dominique LARONDE

Photographies

d'Alain MAURY, Catherine GUEANT, Dominique DESGOUGES.

Joël GARD

A taste of honey

J'ai le goût de toi dans ma tête,
Dans ma bouche, dans mes mains.
J'ai le goût de toi.

Violent comme une tempête
Doux amer rose et jasmin
J'ai le goût de toi.

Dans mes yeux lorsque je pleure
Dans ma gorge quand je crie
J'ai le goût de toi.

Et tout au fond de moi demeure
Comme un secret, bien à l'abri
Ce goût de toi.

Parfum entêtement ivresse,
Il est alcool, il est caresse.
Nausée amertume dégoût,
Il est poison, et c'est ton goût,

Mauve lavande et romarin
Digitale et perlimpimpin
Orange muguet tubéreuse
Parfum de plante vénéneuse,

Il est la senteur de la nuit
L'odeur du lac après la pluie,

Il est le rocher sous l'écume
Le havane qui se consume.
Le goût du pain me passera
Que restera-t-il de nos mains,
Et de nos voix, que restera
Dans les remugles de demain ?

Le goût de toi dessous la terre
Le goût de toi dans le silence
Une note sucrée, amère
Opium sous la pestilence.

J'ai le goût de toi sur mes lèvres
Dans mon ventre et sur ma peau
J'ai le goût de toi.

Dans mon sang quand monte la fièvre
Dans mes nerfs quand vient le repos
J'ai le goût de toi.

Il est le plus divin nectar
Et mes papilles sont affolées
Du goût de toi.

Comme l'abeille avec son dard
Je reviendrai pour le voler
Ce goût de toi.

Je l'ai sur le bout de la langue...

Bashin' street blues

Tout le monde bashe:
Jean-Sébastien bashe
Jean-Pierre Elka aussi
Bashe également Ar-El-Assad
Le Figaro Marianne et Minute
La presse, les radios, les télés
Bashent, bashent, bashent

L'esprit public vole à bash altitude
Le DRH
L'apache
Le potache
La ganache
Le fumeur de hasch
Le mangeur de goulash
Le tireur à la kalash
Le punk trash
L'Alsacien sans ambage
Et même quelques malgaches
Chacun s'y est mis et d'arrache-
Pied travaille son bash

Au tournevis, à la hache
A coup de buzz et de clash
On bashe
Au couteau ou à la bombe H
Je bashe

Sarko je le crashe
Je démolis François H
Et Morano la grosse vache
Je la hache

Service-volée revers et smash
C'est à la mode tout le monde se lâche
Peinture à l'huile ou à la gouache
Je dessine je croque je mâche
C'est du fiel que je crache
C'est tout bon: je bashe

Sur internet je fais le bravache
Mais au fond je suis plutôt lâche
Alors j'ai pris un pseudo: BH
La Bombe Humaine, ça flashe!
Incognito, je bashe

Les Parigots les bézédache
Les Ch'tis d'Artois ou de Thiérache
Les imberbes les à moustache
Ceux qui s'appellent Jean ou Eustache
Ceux qui se montrent ceux qui se cachent
Tous aujourd'hui ils bashent
C'est bon, c'est vache
Ca salit comme quand on crache
C'est moche c'est dégueulache
Mais c'est comme ça : on bashe.

(Note de l'auteur: le BASHING (étymologie incertaine mais vraisemblablement anglo-saxonne) fut une activité très prisée par une certaine élite intellectuelle entre les années 2012 et 2015. Cette activité consistait principalement à chercher des formules, expressions, qualificatifs aussi dégradants que possible vis-à-vis d'une personne, d'une institution envers qui on éprouvait un irrépressible mépris, principalement pour des raisons politiques. L'origine de ce courant semble avoir été l'élection de F. HOLLANDE à la fonction de Président de la République Française. On vit ainsi naître le Hollande bashing, le Taubira bashing (C. TAUBIRA, Ministre de la Justice), le French bashing (dévalorisation de la France), etc... Bientôt toute personne ou institution visée par les médias en raison de propos ou d'actes qui déplaisaient aux spécialistes du bashing devint la cible des réseaux sociaux dans une concurrence féroce à la "formule qui tue" (par ex: capitaine de pédalo, Flanby, et autres). Il n'était pas indispensable que la formule fût drôle.

Prévert Pépère

Je suis un prévert pépère :
Je guette les petites rimes sortant de l'école
Et je les suis dans les rues.
Je les préfère jeunes, fraîches, innocentes,
Pour leur faire dire des horreurs.

Je suis un prévert pépère
Une sorte de psychopoète
Et puis quand ça me prend, j'écarte mon imper
Et j'exhibe mes vers.
Gros vers blancs
Ou petits vers rimés
Cela dépend de mon humeur
Et des rimes que je trouve.

Mes petites rimes, comme je les aime !
Comme j'aime les croiser, les poursuivre,
Les traquer, me les mettre en bouche,
Les embrasser, les alterner
Masculines ou féminines,
Riches ou pauvres,
Peu importe !

Bien sûr, on me poursuit
On me recherche.
J'ai déjà été arrêté
Mais on m'a libéré sur "Paroles".
A condition que j'oublie
Les gentils enfants d'Aubervilliers
Et les Etranges Etrangers.
Plus de Chasse à l'enfant !
Je dois faire la Grasse matinée
Ou le portrait d'un oiseau,
Des loisirs sans danger.

Mais, que voulez-vous,
Je suis comme je suis...
Je suis un Prévert pépère
Qui se donne en Spectacle
A tous les coins de rues,
Rue de Seine, rue de Buci,
Rue de Siam, où je t'ai croisée, Barbara.
Rappelle-toi...

Bars à tous les coins de rue
Rade à perte de vue
Ecole navale Amirauté Arsenal
Siam où remonte un vent glacial
Tonnerre de tonnerre.

Mes petites rimes, comme je vous aime !
Kreutzer, qui va si bien avec cancer,
Cabriole ou gaudriole,
Qui peuvent accompagner viol,
Plumage, la rime idéale à chômage,
Proboscide à génocide,
Et avant-coureur à terreur...
Vous ne jugez pas.
Vous êtes là
Quand on a besoin de vous.
Judas avait sa rime, et Hitler,
Et Staline et Pol-Pot
Franco et Pinochet.
Toujours présentes, vaillantes,
Vous vous pliez à tous mes désirs
Pour dire le monde, ses amours et ses horreurs.

Prévert pépère, caresseur de rimes mineures.

La baguette

La baguette est un plat
Qui ne se mange pas froid,
Mais au sortir du four,
Odorante, craquante.
Ce pain de chaque jour
Mérite un peu d'attente.

C'est qu'elle n'est pas donnée!
Et d'année en année
Le prix du kilo grimpe :
La farine renchérit,
Et puis les charges aussi.
Bref, on gravit l'Olympe...

A l'ancienne ou au son,
Cuite de cent façons,
Pétrée tout à la main,
Elle fait un mets rare
Et bientôt le levain
Prend le goût du caviar.

Maintenant, c'est le bio...
Ne mourez pas idiot,
Achetez naturel!
Certifié, garanti
Avec le bon label,
Le label de la vie.

Aujourd'hui comme demain
Achetez du bon pain,
Le pain du boulanger
Doré pendant la nuit.
Cela n'a pas changé
Dans ce monde en folie.



Car c'est toujours le même,
Toujours le pain qu'on aime
A la croûte craquante
Et à la mie si douce !
A quatre Euros cinquante
Le kilo, je dis : "Pouce !",

Mais j'y reviens toujours
Au pain de mes amours.
Notre pays est riche
De trésors merveilleux,
Mais c'est bien sûr la miche
Que dévorent mes yeux.

Un goût de Belgique

Ma bière a un goût de Belgique. Comme à Ostende
Et comme partout... Un goût de mort, un goût amer...
Là où se fracassaient les chevaux de la mer
C'est la haine, la douleur et des mains qui se tendent

Dansent les flamandes et les pies sur le gibet,
Et les valse à cent ans à chaque carrefour
La Brabançonne explose en accords-désamour
Les paroles ne sont plus qu'un étrange alphabet.

Dans les yeux de ma mère je vois l'éternité,
C'est la mer en allée au bras de ces marins
Qui boivent et puis reboivent dans la rue Chair et Pain
D'Amsterdam à Bruxelles que l'on a tant chantées.

Et je me dis parfois: "Moi si j'étais l'Bon Dieu,
Régnant sur la Cité de l'indicible peur
Je me ferais péter, moi, roi de la terreur,
Moi, cocu magnifique trônant en haut des cieux !"

Poèmes de gosses, proses d'enfants, c'est le Carême.
Même la Farce des ténébreux n'est pas drôle
Les cerveaux brûlés par des années dans les geôles
Des Villes tentaculaires hurlent au blasphème !

L'espace du dedans est un cas de folie
Circulaire et circonlocutoire. Plume ! Plume ! Plume !
Tu ne peux plus écrire. Tu te perds dans la brume
Autour de Waterloo. Tu attends l'hallali.

Des oiseaux planent dans un ciel rose, ailes immobiles.

Dans un écran de télévision des hommes volent.
Sur un rebord de fenêtre ma mémoire folle
A la tempe tachée d'un sang indélébile.
Trahison des images, humaine condition,
Nous assistons au massacre des Innocents !
C'est le triomphe de la mort, des jeux d'enfants
Sous les yeux vides des aveugles en procession.

Et voici quelques vers, de la bière et des frites...
Vous gars du plat pays et filles du bord de mer
Pleurez toutes les nuits sur la Place de Brouckère
La bière au goût amer, c'est de la mort subite.

*Ecrit au lendemain des attentats du 22 mars 2016 à Bruxelles,
à partir de citations et de titres d'oeuvres d'auteurs belges.*



Lucien

Magali RENOUF

Le goût du jour

Ce matin avait le goût d'une batavia fraîchement arrosée d'huile d'olive. Le déploiement d'une chicorée à feuilles rouges ne semblait opérer que pour mettre en valeur cette verdure croquante. De ci de là, quelques grains de maïs impertinents jaillissaient sans agencement précis. Ils cernaient des cerneaux de noix fiers, savamment plissés, renfermant jalousement l'art de la vie.

Ce matin avait le goût du canard barbotant dans une mare de citron vert. A ses côtés, les légumes du jardin se disputaient la primeur. Les carottes glacées se réchauffaient auprès des pommes de terre en robe des champs. Les poireaux sautaient hors de la terre, chatouillant du bout de leurs feuilles les radis qui rosissaient de plaisir.

Ce matin avait le goût d'un envol d'œufs à la neige, traversés par une traînée de chantilly. Parsemé d'éclats de glace, ce matin virait aux œufs brouillés. Une fraîche brume d'orange transperçait l'horizon au loin. De cette demi-sphère gélifiée s'épanouissaient des palmiers tout juste dorés.

Ce matin avait le goût d'une madeleine de Proust... mais Proust est mon dégoût. Ce matin avait donc le goût d'une christophine surréaliste.

Daniel ABEL

La mirabelle

Enfant, à la tournée du Nouvel An, je commençais par ceux du bas, habitant près de la Moselle, poursuivais avec la cousine Louise, rue de la Maternité, en son magasin.

« Meubles Germain Escalier », la cousine, toujours coquettement frisée parfumée et pomponnée, ses deux chevaliers servants le Germain et le Léopold, l'alignement des armoires dans le corridor, dans la glace mon reflet multiplié, multiplié, le petit roquet à poil blanc qui me mordillait les mollets.

Puis c'était près de la poste la maisonnette de l'oncle Charles et de la tante Julie. Je gravissais l'escalier étroit...

« Bonne année oncle Charles tante Julie....

- Bonne année petit j'espère qu'à l'école tu es sage, sage comme....

- Une image, bien sûr. »

J'embrassais un menton rugueux, une joue râpeuse, on m'accueillait à la petite cuisine puis à la chambre, le lit en évidence avec un énorme édredon, quelques chaises...

« Tu prendras bien une petite goutte de mirabelle...

- Sur un sucre. »

Je terminais avec, dans le haut du village, la maison du cousin Jules de la cousine Andrée. Des poissons rouges, dans un bassin de rocaille, répétaient le même périple obstiné, des serins quelques peu déplumés sifflotaient dans une cage, je les voyais aussi en cage, le cousin Jules la cousine Andrée, perdant bon an mal an leurs cheveux, lui devenant de teint couperosé elle à sa machine à coudre toute la journée, le pied sur le pédalier, face aux parterres du jardin dont à la fin elle ne voyait plus les saisons.

« Bonne année cousin Jules cousine Andrée...

- Bonne année petit, j'espère qu'à l'école et chez tes parents tu es sage comme...

- Une image, bien sûr. »

J'avais droit à un pot de miel. Le cousin le recueillait le miel en ses ruchers des coteaux de la Moselle, en tenue d'apiculteur, un masque sur le visage alors il avait tout d'un dieu païen, solaire....

« Tu prendras bien une petite mirabelle ?

- Sur un sucre. »

Les mirabelles ! Bon an mal an Trotte Menu l'aïeule, le père, elle sa carriole à quatre roues brinqueballant sur les cailloux du chemin lui sa brouette chargée à ras bord, ils avaient porté là-haut, au Champ de Tir, des plants de mirabelliers. Ils avaient creusé la terre, implanté, rebouché, tassé, arrosé...Bon an mal an avait poussé, grandi, là-haut, un verger, de mirabelliers.

« On va aux mirabelles ? »

Ne pas oublier la bâche, le long bâton pour la gaulaie. Chutent les fruits, mûrs à souhait, à disputer aux guêpes aux abeilles. Après il faut redescendre...

Venait à chaque saison au jardin un étrange appareil avec des tubulures un gros ventre de cuivre. On y déversait les mirabelles qui avaient fermenté dans un tonneau. « L'alambic » digérait tout cela avec des glouglous des tressauts des vapeurs odorantes. Finalement...

« Alors on se la goûte cette mirabelle ?

- Sur un sucre. »

Un jour devenu grand ce serait le petit verre et la mirabelle par la gorge jusqu'au tréfonds du corps faisant entrer les coteaux gouleyants et solaires de la Moselle.

Les bonbons de la confiserie

À Philippe, Marie-Jeanne

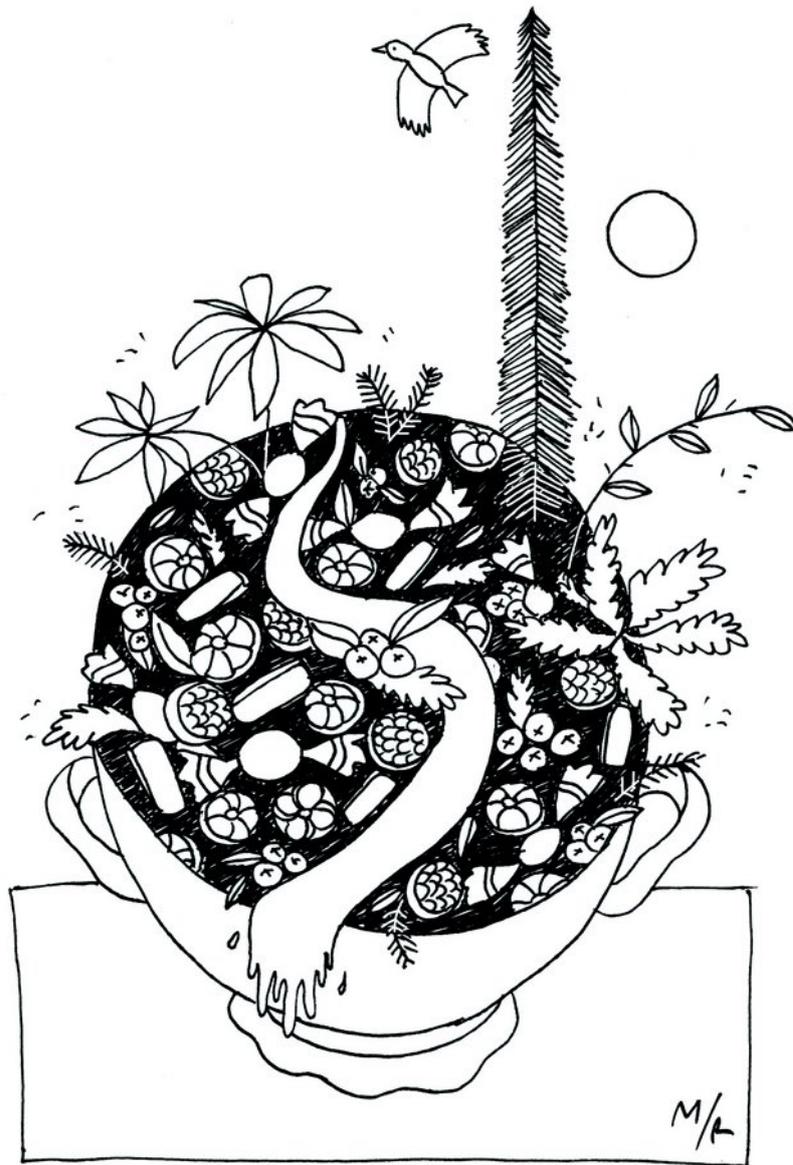
Ils ont démarré de peu. Auparavant, comme le père, débardeurs, accompagnant ce dernier tôt matin, le cheval d'abord, le tracteur. Approcher la forêt dans son écrin de brume, monter par le sentier. Gazouillis des oiseaux, frissons des feuillages, dans le ciel répétant ses orbes la buse, un coucou lance son cri facétieux, un geai passe, rapide, saluant le petit jour, la gent ailée s'en donne à cœur joie.

Parvenir au lieu où les bûcherons ont abattu, élagué. Arrimer les grumes avec des chaînes, les tracter jusqu'à la scierie. Printemps, été, automne, hiver, la forêt, le casse-croûte à l'ombre des arbres, le retour, si petite la maison de là-haut dont fume la cheminée, où la mère a préparé la soupe au lard, le pot au feu....

Débardeur : métier épuisant, peu rentable, dangereux, surtout en hiver quand la forêt se fait cassante, les pentes glissantes. Aussi les deux gars qui aidaient le père dans sa tâche, devenus adultes, ont eu l'idée de racheter une petite confiserie, le patron prenant sa retraite. Tout a marché au-delà des espérances, l'entreprise s'est agrandie, la salle des ventes aérée, lumineuse, un petit musée sur le côté pour évoquer les temps épiques du début, on fait visiter, expose les différentes étapes de la fabrication des bonbons, coule une nappe dorée odorante dans les cuves de cuivre, le découpage, l'ensachage... Les visiteurs, ravis. Et il y a tout près la Meurthe, avec une partie interdite à la pêche, Jean Marie, le responsable, pour épater la galerie, jette des granulés, l'eau fulmine, bouillonne, elles affluent, bondissent en surface, pleines de vie, les truites de la rivière.

Au printemps, après les frimas, la vallée s'emplit des perce neige puis ce sont les jonquilles, une symphonie d'or, la vallée est enchanteresse, que domine la forêt, verdoyante, mordorée, roussissante ...

Se souviennent-ils les deux frères des grimées d'autrefois, ils s'arrêtaient aux lisières pour reprendre haleine, grappillant des baies délicieuses qui apportent une fraîcheur bienvenue....



En la galerie marchande, parfaitement alignés en leurs sachets étiquetés, comme à la parade, présentés dans des boîtes finement décorées, dans des paniers enrubannés, bonbons au miel de sapin, à la myrtille, la framboise, la mûre, la groseille, la merise... ces petites baies savoureuses descendues de la forêt mises en valeur avec art ici sur les présentoirs, la porte du magasin poussée ce sont toutes les senteurs prenantes qui vous sautent aux narines, toute la forêt que l'on respire...

Les munsters

La ferme ancestrale je m'en souviens comme d'un nid haut-perché où se concentraient les odeurs. Au grenier il y avait l'odeur du foin, celle de l'herbe coupée, fanée, entassée, la prairie en sommeil, dans la pénombre, la chatte et ses petits en une encoignure. Je m'élançais, d'un bond, atterrissais sur le foin dont la masse élastique se creusait sous le poids de mon corps je me griffais aux tiges desséchées allais-je pénétrer le plancher parvenir à l'écurie, juste en dessous, atterrir sur les cornes des bovins ?

La porte de l'écurie ouverte, sautait aux narines l'odeur forte du purin, que le grand-père récurait avec soin, chargeait dans une brouette, allait verser au fumier autour duquel picorait la volaille. Odeur âcre du purin, aussi celle de la sueur du pelage des bêtes, dans leur licou remuantes, l'odeur du lait quand la grand'mère trayait une vache, assise sur un trépied, le seau entre les jambes, la queue de l'animal attachée à une patte arrière, les doigts alternativement tirant sur les pis, le lait giclant par saccades, crémeux.

Il y avait aussi la cave en laquelle nous nous réfugions durant les bombardements, dès que j'entendais un vrombissement d'avion, en hâte je soulevais la lourde trappe, dévalais les gros escaliers de pierre, m'accroupissais dans un angle de la cave, « l'endroit le plus sûr ». Nous avaient rejoints les tenanciers du café du col... fébrilement, un collier de médailles autour du cou, je récitais mes prières.

Sur des étagères étaient entassées des provisions. Pommes de terre dans des paniers, fruits, boîtes de conserve, pots de confiture... L'espace de la cave - son sol en terre battue - occupé par une table ovale, en bois, creusée d'une rigole en son pourtour. Dans leurs formes de bois circulaires percées d'un trou en leur centre pour l'écoulement du petit lait, se bonifiaient lentement les munsters, alignés sur la table. D'apparence blanchâtre, avec le temps ils se tassaient, se comprimaient, durcissant. J'adorais cette odeur forte, pénétrante...

« Pour le cas où... » juché sur de solides épaules on m'avait fait passer par la lucarne. Si jamais ILS s'en prenaient à la ferme,



j'avais charge de prévenir ceux du haut, ceux du maquis - dont faisait partie l'oncle aîné - terrés dans la forêt, vers la clairière du pré de Raves : « Venez vite ILS veulent mettre le feu au domaine de Bellevue ! »

La tante m'avait préparé dans une musette, pots de confiture, boîtes de pâtée, un gâteau fait par ses soins et - pour le cas où - plusieurs de ces délicieux munsters dont l'odeur était si alléchante. Le rai de soleil à travers la lucarne mettait en évidence en une encoignure une araignée au centre de sa toile son ventre rond brillant comme une petite perle.

Les myrtilles

À Maryse, Daniel

Les orées forestières, aux ombellifères, graminées, délicates fougères en automne partagées entre l'or la rouille, si fines ciselures oscillant au souffle de la brise. Les orées aux pénombres mystérieuses la source est murmure quelque part ouatée de la mousse, un filet d'eau sinue sur le tapis d'épines, en aval de la fontaine le ru aux écrevisses, vers de vase couleur de corail rouge, sangsues grises qui se tortillent, au chevet de la cascabelle, toujours orientée vers l'afflux d'oxygène, ouïes battantes, mouchetée de rouge en sa ligne médiane, la vigilante des eaux vives, la truitelle.

Monter descendre par les flancs de la montagne. Au cours de l'été les pavois d'or des blés, orges, seigles, avoines, la gestuelle paysanne accomplie dans la ferveur hâtive, l'alouette qui grisolle à la verticale du champ, et l'eau qui court, court, s'enrichit de rencontres, en bas la Meurthe, la Moselotte, la Vologne, la Moselle, les remparts de Châtel, la forteresse médiévale des sires de Neufchâtel.

Pour accéder à la ferme, gravir un chemin malaisé coupé de grosses pierres gréseuses. Une pause. Découpe, à contre-jour, sur le talus, d'un chardon, cornets mauves de la digitale, rejets de frênes, un noisetier et ses chatons qui se balancent, sous le manchon herbeux une eau qui court, égrenant ses arpèges. Parvenu à la ferme, il me fallait vagabonder, approcher la lisière, celle des feuillus, une symphonie d'or et d'incarnat en automne, celle des résineux toujours verts, en hiver la grande armée des grognards aux moustaches enneigées. Sautillait gracieusement l'écureuil, à travers un fourré j'apercevais une biche et son faon, une araignée avait tendu sa toile entre deux tiges, cette dernière emperlée d'une goutte de rosée, un petit vitrail. Ainsi je savais la forêt habitée, hantée des fées peut-être.

J'aimais repérer les baies sauvages. Un merisier, avec ses petites boules rouges, vivement je grimpais à l'arbre, m'écorchant à

l'écorce, m'élevais de branche à branche, devenu chat sauvage, proche de la cime, je m'emplissais de la Ligne bleue, là-bas palpitante sous le soleil. Je grappillais des merises, m'en rougissais les lèvres.

Les orées aux baies sauvages ! Hasarder la main à travers les ronces pour les mûres s'étirer de tout son long pour les merises, au niveau de la bruyère courtisée des abeilles de petites boules noires vers lesquelles je me penchais. Des myrtilles, des brimbelles. Quelle saveur ! La tante, ce jour, nous ferait déguster une tarte aux myrtilles, un régal.

Dessins de Mathilde Rinjard

André DUPRAT

UN JET DE PLUME

Souvent, tout au milieu du goût
Le poète déguste de pire en pire

Ainsi plongé dans d'amers débordements
Ne noie-t-il pas l'injustice faite aux hommes de peu
Dans des breuvages alambiqués

14/3/2016

Par la fenêtre
Trop haute trop grande
Un ciel bleu sans horizon
Vaque à son immensité

Sur un lit blanc
Deux draps trop blancs
Engrangent la lumière cruelle

Allongé pour le compte
Un homme tombe en larmes

Le goût de la fin cogne à ses tempes

16/3/2016

Quand la douleur menace
Quelques fibres invasives
Tissent de nouveaux replis

Et dans ces mouvements
Ondulants et diffus
Le fil blanc d'un soutien
-petite main intuitive-
N'en finit pas d'aimer

Dès lors,
Le goût du vivre épouse un beau parti

16/3/2016

Certains gestes délivrent des passeports
Qui s'avèrent parfois faussement généreux

Chacun s'incline devant cette conscience
En oubliant les suites au goût de misère

Et chaque chacun prétend au geste
Singulier et sincère de la bonne conscience

25/3/2016

Le goût des arbres semble un domaine
De sève bleue, de souffle vert promu vertige,
Et d'une vraie vie marquant les hommes

Le goût des arbres distingue la note solaire
Du sol froissé de feuilles mortes
D'où le cèpe soudain offre sa tête

4/4/2016

Je suis d'un paysage
Je suis du bord de l'eau
Jour et nuit bague au doigt

Ce monde signe goût du voyage
Rêverie motrice des sens
Et surpassement du corps

Je suis d'un paysage
Qui dote le recul
D'un mystère bien tenu

8/4/2016

Goût et dégoût ne peuvent se sentir
Le premier produisant du partage au cœur
Le second activant des haut-le-cœur

9/4/2016

Jean-Pierre BOULIC

LE GOÛT DE LA POÉSIE

pour Colette

Les routes qui ne promettent pas le pays de leur destination sont les routes aimées. René Char

La poésie est une parole de bien. Elle oblige à tout instant, mais librement. Elle conduit à chercher sa source surgissant ici, resurgissant là, toujours, et à l'écouter. Elle est de plus en plus nécessaire car c'est une parole reliée, vivante, jamais seule. Ni une lueur, ni un reflet, mais une lumière sur le lampadaire de l'amour.

*

Comment combler cette attente sans mesure à laquelle je m'accroche ? Avoir l'intuition d'être voué à dire une parole libre et juste, qui s'ajuste à une réalité humaine réfléchie – et la révéler ainsi. Mais les mots sont-ils capables de dévoiler le désir vrai qui habite chacun ?

*

Et faut-il vouloir énoncer la pensée (comme une source) de celui que l'on nomme poète – celle qui le crée, lui donne goût et regard, écoute et toucher, permet de chercher et pressentir le monde, de le dire de manière propre en conduisant l'univers à son accomplissement ?

*

En réponse à ce désir du vrai, du beau, de l'éternel, au propre carrefour des rencontres – l'humus de nos vies – faire

appel à cette lampe de l'amour afin de rendre le monde habitable le plus simplement possible.

*

Régir alors ce monde qui nous est donné ; ne point laisser la profusion de l'indifférence profaner l'humaine race. Et pour ce faire, demeurer sur le chemin du poème, au risque du vent.

*

Le poème révèle des temps de veille et de patience où se murmure une parole captant la source d'un inattendu soudain devenu sensible au cœur, ou de l'émerveillement et, mieux encore, d'un inespéré. Avec eux s'établit secrètement un lien ténu, comme un fil invisible, commencement du tissage d'une relation intime et amoureuse qui va vivre dans la durée.

*

Il faut éclairer non obscurcir, se délier des embrigadements, entendre le souffle de la vie comme le cri d'un passereau ou d'une mouette. Le poète s'abandonne à son dénuement et n'a que son inutile regard d'enfant.

*

Surprenant, le poème laisse entendre le mystère, cette part de l'être intégral qui touche à l'invisible et qui a le goût de l'infini, tout en assumant les contradictions de nos vies et du monde.

*

Sans narcissisme, la poésie est interprète du monde et de la vie des hommes. Elle propose sa médiation à ce qui échappe constamment au cœur des réalités terrestres. C'est un repère face au délire de toute puissance de la science et de l'argent.

*

S'il montre ce qu'il ne dit pas, témoigne de ce qui dépasse la réalité sertie au cœur du poète, transmet ce qui échappe à la perception primitive, le poème n'a de cesse de mettre en lumière

le non révélé ; il déchiffre et dit un unique cœur à cœur avec l'univers ; il pressent, dévoile et suggère le sens dissimulé des choses et des êtres, l'insaisissable, l'inconnu, même l'ineffable et l'indicible.

*

Si la prose narre ou enseigne événements, supputations, décrit, analyse sous le prisme de la seule raison les choses telles qu'elles peuvent être et qui se suffisent à elles-mêmes, la poésie se donne en une mélodie secrète, intime, que l'on recueille, que l'on accueille, que l'on écoute comme on regarde la mer, en respirant, parce que c'est la respiration du poète qui est donnée dans un bouche à oreille, comme une mèche de vie.

*

À temps et contretemps, sans rien démontrer, sans besoin d'apporter la moindre preuve, la poésie bénit le souffle de la vie.

*

Dans ses *Hymnes*, Friedrich Hölderlin lançait que *les poètes seuls fondent ce qui demeure*. Malgré les aléas des modes et des instruments à succès du moment, la poésie apparaît comme un service peut-être précaire mais sûrement nécessaire, car elle invite à la reconnaissance et à la célébration de ce qui fait, dans l'humilité, la grandeur de nos vies.

Mars 2016

PENSÉES

Dans ce frais bouquet de pensées
Que tu as posé sur la table
Juste l'épure du jardin,
Un jardin empli de couleurs,
De mille parfums et moineaux
Songeurs s'agrippant à la vie.
Je n'avais pas imaginé
Ton soin pour les violacées
Éclaboussant l'ombre de mai.
Ta main verte comme on le dit
Suscite l'harmonie des tons
De notre amour qui s'accomplit.

Jean-PierreBoulic©déc.2015

Colette MILLET

DU GOÛT DES MIENS

Le goût de la correspondance.

Correspondre était une pratique sociale courante à une époque où les conversations téléphoniques étaient coûteuses, les téléphones portables n'existaient pas, ni les mails, ni les réseaux sociaux. En toutes saisons et pas seulement pendant les vacances, on maintenait le contact avec ses proches par une correspondance où s'affinait l'expression des pensées, des émotions et sentiments. Sur papier vergé blanc ou pastel lisse assorti à l'enveloppe, on recopiait au stylo à plume un brouillon maintes fois raturé. Choisir un timbre rappelant les goûts du destinataire faisait partie du cérémonial comme l'attente du passage du facteur apportant la réponse. Car ce qui est loin d'être le cas aujourd'hui, tout courrier alors obtenait réponse.

A six ans, installée à ma petite table près de son bureau, j'observais mon père trier son courrier en plusieurs piles, manier le coupe-papier avec précision, extraire et lire les feuillets puis sortir son bloc de papier du deuxième tiroir, celui qui grinçait : enfin choisir le bon stylo pour commencer à écrire. Vu de face, le bureau coupait en deux sa silhouette assise. Dans le cadre ouvert en bas, je voyais sa jambe droite croisée sur l'autre balancer doucement sa mule de cuir. La cambrure du pied gauche posée sur la barre transversale du bureau lui donnait un air d'équilibriste prêt à l'envol, alors qu'au-dessus son corps se figeait. Regard baissé, tête inclinée, tempe en appui sur le pouce et l'annulaire, l'index et le majeur tenant la cigarette dont la volute bleue s'élevait doucement dans le faisceau de la lampe allumée. Discrètement, je recherchais l'élégance et la légèreté de sa posture



dans ma propre attitude qui allait donner sens à mon activité : écrire des lettres à des inconnus dont j'inventais le nom en les traçant sur les petites enveloppes que je fabriquais dans l'odeur de la colle transparente étalée au pinceau.

Du dégoût du risque au goût de plaire.

Sujette au vertige des hauteurs et de la vitesse, le goût du risque physique m'est étranger. Lors de nos jeux d'enfants, ma sœur, joli garçon manqué de trois ans mon aînée, organisait le terrain de nos jeux d'aventure, n'obéissant qu'à son désir de faire face à l'adversité avec détermination. Son courage à l'œuvre contre nos assaillants imaginaires m'impressionnait et me faisait douter de mon adresse et ma force physique. Du coup plus tard dans les cours de récréation, plutôt que m'engager dans un camp je m'employais à arbitrer les conflits violents de mes camarades. Parle-t-on jamais de la brutalité des petites filles entre elles, réprimée alors doublement par la punition collective de nos institutrices et à la maison par celle de nos parents ?

Pourtant le goût de plaire apparaît tôt chez les filles, les incitant à l'exercice du *fais-toi belle et tu plairas*. Confiant dans notre avenir, le sourire de maman nous invitait chaque saison avec bonheur à exprimer notre goût pour les jolis vêtements, même si cela passait aussi par le sien.

Le goût de maman.

Dans un éternel recyclage des modes, le vintage revient en force. On a oublié la silhouette des femmes alourdie par les manteaux d'hiver en drap de laine et ce corps guindé par la gaine disgracieuse, reste de corset indispensable au maintien du ventre des jeunes mères. Sous la combinaison en nylon, les bas s'accrochent au porte-jarretelles et filent dès qu'on les enfile. Dessus, la jupe droite est si étroite qu'elle comprime les hanches, forçant la démarche à onduler. Entre amies, on débat pour ou contre les ballerines de B.B. et les talons aiguille.

Presque chaque jour, on amidonne et repasse le linge. Dans le secret de la cabine aux rideaux tirés, on initie les jeunes filles de plus de douze ans à l'essai cérémonieux du premier soutien-gorge, haut symbole de la féminité. Première sensation étrange.

Chez le coiffeur, on attend interminablement son tour en feuilletant Jours de France, le magazine de mode de la femme statufiée en déesse froide et hautaine. Robes de mariée et robes de soirée inaccessibles. Et Kiraz nous amuse avec ses Parisiennes aux yeux en amande, élégantes, snobs et écervelées.

Les couturiers de la confection conscients de la vie active des femmes, s'inspirent peu à peu de leurs tenues vues dans la rue. Les voyages importent le goût d'étoffes et de motifs venus d'ailleurs.

Peu à peu le corps naturel anglo-saxon conquiert la scène française de la mode et les années 70 balaiant les artifices, donnant sa chance à une mode gaie, décontractée, colorée, facile à vivre. Sportive, cheveux longs libres à la Jane Birkin, en jean pull tee-shirt, chaussures et bottines aux semelles souples, la femme jeune porte des robes courtes en fibres légères, des mini-jupes sur collants de toutes les couleurs.

Un goût de l'envers.

Aujourd'hui, certains vêtements se portent coutures apparentes : est-ce pour dire quelque chose de notre époque qui parfois dans l'habillage et le déshabillage des choses nous fait croire que tout se vaut ? Si traditionnellement l'endroit est plus beau, l'envers est bien intéressant. L'endroit lisse du travail accompli montre une belle prestance. L'envers granuleux, couvert de cicatrices, percé, empoigné, troué, morcelé, fait de pièces, l'envers montre tout ce qu'il a souffert. L'endroit lifté, relevé de ses blessures, requinqué, conquérant, ajusté au meilleur de lui-même garde ses secrets de fabrication pour l'envers, pour ceux qui savent lire entre les fils, dans le pli des ourlets.

Françoise Roullier

Le goût des choses

Parole

Parole d'homme
Parole en l'air
J'ai toujours rattrapé le train
Et je suis partie

Voyage

Voyage d'affaire
Voyage au long cours
J'ai navigué sur le temps
Et je me suis perdue

Chemin

Chemin de fer
Chemin de terre
J'ai creusé des sillons
Et j'ai donné la vie

Vie

Vie de chien
Vie de patachon
J'ai mené les troupeaux
ils ont mangé l'herbe du voisin

Interdit,

Interdit de séjour
Interdit de se pencher,
J'ai vu défiler les lignes
Et cela ne me disait rien

Sens

Sens des idées,
Sens de la route
Je tourne en rond
Et je coule

Eau

Eau de vie,
Eau de rose,
Je bois la vie
Et je me brûle

Feu

Feu d'artifice
Feu de paille
Je brille le temps d'un été
Et je me consume

Rien

Rien du tout
Rien de rien
J'appelle le vent
Et je n'existe plus.

Jean-Jacques GUÉANT

Une nuit en « Cabane » !



Jeudi 18 février 2016 : Château de G.

17H30. Par un temps frisquet et pleuviotant, on découvre l'immense domaine du château de G. qui se cale discrètement contre le massif forestier de C. Dès son apparition, le château nous en impose beaucoup. On stationne timidement notre *Clio* devant la grande façade de pierres et de briques roses. Pas un chat, mais voilà une voiture qui arrive.

C'est la châtelaine, qu'on nommera entre nous la « comtesse », qui nous accueille très professionnellement. Elle est vive, un peu expéditive. On la suit en entrant dans le château par une porte dérobée qui mène à une tour et une grande pièce ronde qui lui sert de bureau secrétariat. Petit topo sur l'histoire du Château par la comtesse dont l'allure et le ton trépidant nous rappelle tout de suite Valérie Lemerrier dans *Les Visiteurs...* !

Nous sommes bien dans le château où Henri IV a lutté *Henriette d'Entragues*, au point de lui faire deux enfants, ultérieurement légitimés, mais hélas Henriette ne devint jamais Reine de France ... la pôvre. Bon ne lambinons pas, la comtesse est manifestement pressée. Elle nous tend un papier à signer : « Ne pas monter aux cabanes en état d'ébriété, ne pas avoir le vertige, attester être en bonne santé » puis nous donne les horaires, un plan pour nous repérer dans le domaine et un n° de téléphone au cas où.

Voilà c'est parti. On roule lentement sur le chemin gorgé par les pluies, à travers des ornières, jusqu'à un vague emplacement. Ah là-bas ! On aperçoit en effet la fameuse cabane Henri IV nichée dans un très respectable chêne (la comtesse nous a dit : 4 siècles !).

Sac au dos nous approchons, ou plutôt nous pataugeons sur une petite sente qui mène vers le tronc majestueux, avec une traversée de ruisseau sur deux planches en équilibre...

Ça y est, cette fois on est au pied du mur !... En fait c'est une échelle de corde quasi verticale qui se dresse devant nous (sur le site web est annoncé : « frissons assurés, montée très sportive »). Bon ce n'est pas le tout mais la nuit tombe déjà et nous, nous devons monter !

L'échelle semble solide mais les rondins sont très glissants. Heureusement qu'on a pris nos grosses chaussures et des gants. Allez en avant. On enfile nos baudriers, on repère la « ligne de vie » à laquelle les attacher, on vérifie que le « descendeur » qui y coulisse retient bien notre poids en cas de chute...C. s'élançe. Elle n'a pas peur et garde son sac sur le dos ! Dans l'obscurité qui s'épaissit, je l'observe avec un pincement au cœur. J'ai confiance dans le « descendeur » mais sait-on jamais ? Je lui demande si ça va, elle ne me répond pas et continue de monter barreau après barreau. Victorieuse, elle finit par se redresser fièrement sur la balustrade de la cabane où je crois l'entendre annoncer « Relais ! », comme une « première de cordée » trouvant enfin un lieu de repos et de pause. Je la félicite. Je n'ai plus qu'à la suivre.

On découvre avec ravissement la *Cabane Henri IV*. Un travail de charpentiers astucieux et soigné pour marier ses parois et son toit avec les branches du fameux chêne qui déploie à cet endroit toute sa royale ramure.

Petit inventaire des lieux. Vite allumons les bougies et surtout le poêle à bois pour nous réchauffer. Les bûches sont prêtes, mais où sont les allumettes ?

On cherche en vain dans tous les coins de la cabane. Que faire ? C. téléphone à la Comtesse qui est sur répondeur. Elle est sûrement partie chercher ses enfants à F. On lit une information affichée sur la paroi de la cabane : « *On peut vous aider à allumer le feu jusqu'à 20H00 !* ».

Ah bon, mais que faire à présent ?

Ça se corse vraiment !

Je n'écoute que mon courage et plonge – avec baudrier et lampe frontale – vers le pied de notre chêne. Demi-tour avec la *Clio*. J'accoste le château dont la masse noirâtre se détache à peine du ciel assombri. Une seule fenêtre est allumée. J'entre par la porte dérobée. On verra bien. J'enfile les couloirs tortueux. « Interdit au public » est affiché sur une porte close. Je toque et retoque fermement. On vient...

Un homme grand, flegmatique, type *gentleman-farmer*, m'accueille peu soupçonneux car reconnaissant vite mon harnachement avec baudrier à la main.

« Alors pas d'allumettes ? La gredine ! Je lui en ferai la remarque c'est promis ! » Et il me remet illico un mini-briquet en plastique.

Je repars en me disant que ledit briquet n'est pas à la hauteur ni de la notoriété du château ni d'Henri IV. Mais bon, rebelote le chemin et ses fondrières, l'échelle de corde dans le noir. Je tiens serré le briquet en me remémorant les épisodes de *La Guerre du Feu* ! C. avant d'ouvrir le verrou de la porte de la cabane demande qui est là ? La confiance règne à 9 mètres d'altitude du sol !

Le temps de chauffer la cabane et d'allumer les bougies lumignons, on entend la voix de la Comtesse ; c'est qu'il est déjà presque 20H00, l'heure du dîner apporté au pied de notre arbre... Elle attache prestement un grand panier d'osier à la corde d'une poulie que je dois remonter. Dur, dur ... la corde est fine, trop fine. Elle chauffe les mains, le métier de *Robinson* n'est pas une sinécure. Elle me demande si ce n'est pas trop lourd. Heu non ! Elle attache un sac supplémentaire pour le vin et les verres à pied.

Oh hisse ! Ma peau s'échauffe mais j'avale les 9 mètres. Arrivé au plancher, le panier heurte la balustrade et... le sac d'appoint tombe, verticalement s'entend, aux pieds de la comtesse ! Nul murmure, nul gémissement. À l'aide de sa lampe, elle constate froidement les dégâts. La bouteille de *bordeaux* est sauvée – miraculeux, inexplicable – mais un verre est cassé, sans pied. « Tant pis, vous boirez dans un verre sans pied ! » Je n'ose lui répondre : « Nenni, Ma Dame ! Je ne peux boire dans un verre sans pied ! ».

Je besogne à nouveau la poulie mal placée et remonte la dive bouteille et les verres en plexiglas. Des yeux, je suis la loupiote de la comtesse qui s'enfonce dans la nuit tandis que C. s'affaire autour du panier d'osier. À présent tout va mieux : le poêle ronfle, les bougies étincellent ainsi que les yeux de C. par la grâce du *bordeaux* titrant 14°.

Je lui lis quelques pages du beau livre d'Alain Corbin *La douceur de l'ombre* qui fait un éloge sans pareil à la gloire de tous les arbres, des émotions qu'ils procurent lorsqu'on séjourne dans le nid de leurs branches. Le livre s'achève sur *le Baron perché* d'Italo Calvino : « *Habiter là-haut, vivre dans le surplomb, séjourner en retrait mais tout en élan, opérer une relecture du monde...* ».

Maintenant à table. On rapproche les deux sièges en osier. Le dîner s'annonce succulent avec des plats chauds bien conservés. Un menu prestigieux : carpaccio de saumon, colin au quinoa, civet de chevreuil, assiette de fromage, tarte aux framboises, moelleux au chocolat. Nous trinquons avec un seul verre, pardonnant tout à la Comtesse. Après tant d'émotions vécues à cette altitude, la tête nous tourne. Nous comptons les bûches qu'il nous reste en remarquant leur consommation accélérée.



22H00

C. décide de se coucher, toute habillée avec deux paires de chaussettes sous la couette. Pas de vent. La cabane est trop solide, j'aimerais un peu de roulis et de tangage. Je repense à la nuit d'été, j'avais alors 14 ans, passée dans une cabane secrète échafaudée à 8m de hauteur dans un sapin de Douglas... Ça y est on dort, la couette fait son effet, tandis que les lueurs rougeoyantes du poêle font danser la cabane dans nos rêves.

2H00 du matin, vendredi 19 février.

C. a trop chaud, elle enlève ses chaussettes. Je ne dors plus et les flammes du poêle se sont éteintes. Plus de bûches ! Prenant une seconde fois mon courage à deux mains (C. pour cet épisode me gratifiera d'un sonore « *Mon héros !* », la première fois depuis nos 39 ans de mariage !), je décide de descendre chercher du bois dans la réserve au pied du chêne. Harnaché pour la 3^{ème} fois, je m'élanche dans le vide avec l'échelle de corde, une pâle lune pour seul témoin (C. est restée sous la couette). Je vois même des étoiles... Je remonte la corde de la poulie. Les bûches sont à nous ! Faut raviver le feu sans braises. La comtesse aurait pu nous délivrer du chêne ou du charme... non que du menu fretin, du bois déclassé - ne sommes-nous pas du menu fretin de touristes arrivés en Clio, égarés dans la nuit hivernale et livrés aux frimas du mois de février ? -

C. rallume la flamme et bientôt une douce chaleur inonde la cabane.

8H25

Je réveille C. car c'est l'heure du petit déjeuner. Vite debout ! Heureusement car on entend déjà la voix de la comtesse qui réclame la corde de la poulie. Le plancher de la terrasse est givré, gare à la glissade. La comtesse repart prestement ni sans un mot de compassion ni sans faire allusion au briquet remis par le comte. J'imagine le savon essuyé par la « gredine » !

Le panier de la comtesse remonté, nous savourons alors un café brûlant avec croissants *svp*. Et le soleil en prime dont les premiers rayons se faufilent dans la grande ramure de notre chêne. « *Le monde sera beau, je le confirme et je signe* », à vous lecteur de retrouver son « hauteur » !

Nous nous étirons et flânons dans notre cabane chérie. Nous visitons les « toilettes sèches », rangeons les bougies à demi-consommées... Le temps passe si vite, il faut avoir déguerpi des lieux avant 11H00. Allez sac au dos !

Cette fois, on organise « une descente » du chêne Henri IV en plein jour. C. s'élance, toujours première de cordée, et grâce à la poulie accueille nos sacs à dos au pied de l'arbre que nous allons quitter, hélas, des yeux ...

Sur le chemin du retour on admire les autres cabanes perchées. Le parc est silencieux, seule présence : de paisibles chevaux en stabulation dans des écuries voisines. Dernier coup d'œil, dernières photos du château.

Le charme de notre séjour en cabane s'éloigne.

Jacques LUCCHESI

A propos du « goût des autres »

Sorti en 2000, au tournant d'un autre millénaire, « **Le goût des autres** » d'Agnès Jaoui a certainement été l'un des plus gros succès du cinéma français de cette année-là. La distribution, excellente et équilibrée, ménage la part des acteurs à succès (Gérard Lanvin, Alain Chabat) et celle de comédiennes moins médiatisées mais tout aussi talentueuses (Anne Alvaro, Christiane Millet, Brigitte Catillon). Reste que le film repose principalement sur la composition, sensible et savoureuse, de Jean-Pierre Bacri (également co-scénariste de cette histoire). Celui-ci y campe un chef d'entreprise provincial, Castella, qui se remet à l'anglais à la veille de signer un important contrat avec une société américaine. C'est ainsi qu'il entre en contact avec Clara, une comédienne désargentée qui va lui ouvrir les portes d'un monde encore inconnu pour lui : celui du théâtre. En moderne Monsieur Jourdain, Castella trouve ainsi l'occasion de colorer un peu sa grisaille quotidienne et, l'amour aidant, il va progressivement se piquer d'art et de culture.

Ce canevas initiatique, qui fait d'un nigaud un finaud, est suffisamment connu pour que l'on ne s'y attarde pas davantage. Il est, en revanche, plus intéressant de questionner le sens de ce titre ambigu, car il oriente le film d'un bout à l'autre. Car ce « goût des autres » suppose au moins deux manières de voir, deux pistes de réflexion. Il y a, bien sûr, le goût au sens d'attraction pour les autres. C'est ce qu'illustre l'évolution psychologique de Castella qui, par l'entremise de Clara, prend conscience d'autres réalités, d'autres valeurs que les siennes. Et lui qui ne parlait que chiffres et rentabilité va établir peu à peu des rapports plus humains, plus qualitatifs avec ce nouveau microcosme. Son acceptation, néanmoins, ne sera pas facile car son inculture prête souvent à rire : c'est le cas lorsqu'il associe spontanément l'air de Gilda du

Rigoletto de Verdi à « Juanita Banana » la chanson d'Henri Salvador (qui l'avait habilement recyclé avec le succès populaire que l'on sait). Le problème de Castella, c'est qu'il n'a pas les codes culturels de ses nouveaux interlocuteurs. Son goût - au sens esthétique du terme - est en jachère et, par conséquent, il est dépendant d'eux pour se repérer dans les richesses qu'il aborde. Forcément ses choix ne peuvent que refléter les leurs. C'est donc le goût des autres qu'il reprend à son compte, précisément pour se faire accepter. Et lui qui n'a jamais accroché que des « croutes » sur les murs de sa résidence va y faire finalement entrer un tableau abstrait, à la surprise de son épouse.

Oui, nous rions volontiers des balourdises de ce personnage tout au long du film. Pourtant, nous devrions nous rappeler que nous avons été, nous aussi, comme lui ; quand, au seuil de notre jeunesse, nous cherchions maladroitement à nous inscrire dans la culture de notre temps, arborescente, vertigineuse... Nous aussi, nous nous sommes nourris avec avidité des idées et des mots des autres. Avoir du goût, trouver son style, impliquera toujours d'avoir assimilé leurs multiples apports.

Sophie Miquel

SALADES DE SAISONS



Daucus carota



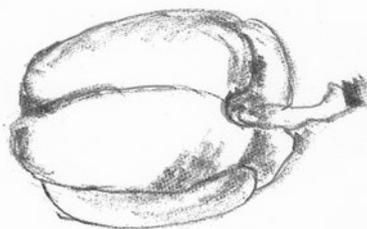
Solanum melongena



Allium cepa



Lycopersicon esculentum



Capsicum annuum



Pimenta dioica

Dessins de Brigitte Daillant

Je veux du soleil

pour me balader, respirer, me promener, m'amuser, découvrir,
explorer, partager, rigoler, et goûter :

persil, cerfeuil, fenouil, thym, laurier, romarin, lavande, mangue,
papaye, goyave, carambole, atanga, ananas, avocat, corossol,
graine de paradis, gingembre, poivre, piment, courgette, tomate,
aubergine, melon, pêche, pomme, poire, prune, banane, cerise,
figue, noix, noisette, raisin, citrouille, potimarron, fève, pois,
haricot, lentille, kiwi, framboise, fraise, vanille, citron, orange,
chou, laitue, radis, betterave, épinard, amarante, scorsonère,
pissenlit, blette, navet, oignon, artichaut, patate, carotte, poireau,
aillet, cèleri, cèpe, oronge, pied de mouton, trompette de la mort,
truffe,

je croque, je savoure, je déguste, je dévore, j'engloutis,
tous les goûts sont dans la nature

bonheurs
explosions de saveurs,
mémoire des odeurs,

miamm, bon appétit !

Léo VERLE

Le goût des jardins.

"Ecrire, coller, vivre... on ne met jamais que bout à bout des moments, des images, des mots."

Antoine Emaz Coller Editions le frau

Le goût des jardins.

Naître, fils du fleuve et des jardins.

Naître, comme une question.

Le goût des graines.

S'éveiller jeune pousse aux terres noires,

Humeur végétale, au sang céladon.

Les hauts murs encerclent les graines,

Myosotis, pâquerettes, sauges, œillets,

À l'assaut de Mars, fusées des graminées.

Le goût des semis.

Aromatiques en chambellans,

Bannis : liseron, plantain, séneçon, chiendent.

Au petit matin à l'aube nourricière,

Les sachets de kraft se dégrafent,

Semences des jardins ouvriers.

Persil géant, radis rose de Pâques, laitue St Antoine,

Éparpillent leurs légers rejets.

Le goût des fruits.
Les fruitiers emmurent leurs silhouettes
Aux frôlements râpeux des pierres.
Façonnés en palmette verrier,
Géométriques candélabres de sèves.
Pommiers Paradis et poiriers Conférence
Enflamment le printemps pistils rouges
Aux appétits des bourdonnements rayés.

Le goût des parcs.
Buis et carrés de sauges ordonnent les pas
Quinconces et bancs, colinmaillardent à l'envie.
Aux frondaisons, le gîte des merles moqueurs.
L'étincelle blonde transforme l'équation de Newton,
L'attraction terrestre offre un autre destin de pomme.

La ronde, la vie.
Asperges et cerises
Clairières mises au tapis vert
Bouleaux au tendre lait du printemps.
Tomates et abricots
Epis au grenier ventre blond
Plages à l'embrasement mercure de l'été.
Citrouilles et pommes
Vendanges aux rubis
Grappes aux sarments d'automne.

Epilogue
Choux et oranges
Froidure à pas lents
Au jardin viendra l'hiver,
Derniers grains au sablier des saisons.
Croquant le goût des racines ?



Jean VILLENEUVE

Nous deux

Réinventer le Paris de Prévert,
d'Hugo, de Vallès, d'Apollinaire
Apprivoiser celui d'aujourd'hui
de Nouvel Pei Gehry Piano
Chemetov Portzamparc Willmotte Perrault

Dessiner le Paris de nous deux,
main dans la main
Déambuler rue du Roi de Sicile,
avenue de l'Opéra, quartier Saint-Germain

Écouter mille langues
place du Trocadéro, quai de Montebello
Jardin des Tuileries faire le tour du monde
Entrer dans la ronde cour de la pyramide
Évoquer l'École du Louvre,
ah les beaux jours !

En amoureux aux terrasses
quais de Seine, boulevard des Italiens, parc de Bercy
S'attarder aux brasseries, bistrots du coin
Courir les magasins, essayage, lèche-vitrines
rue des Francs-Bourgeois, à la Chaussée d'Antin

Découvrir l'insolite, les lieux méconnus
souvenirs d'un autre temps
rencontres singulières
personnages surannés

tous les deux.

Nous deux
S'enivrer
des parfums d'ailleurs, de chez nous, du lointain

Au printemps,
humer un soir Barranco,
un matin la belle province,
les senteurs ibériques
les fragrances celtiques
Respirer la Mer du Nord,
la côte amalfitaine
S'éblouir
des lumineux bords de Loire,
de la Bourgogne romane,
des audaces profanes du béton flamboyant.

Parfois seul
Réinventer la vie des anonymes,
noms gravés effacés des mémoires
Se perdre
avec pour horizon l'éternité
parmi les mausolées
des allées du Montparnasse,
des enclos paroissiaux,
de cimetières ruraux assoupis

Remodeler les paysages
Rêver de flamboyances architecturales,
d'installations monumentales
cairns majestueux, stables audacieux

Enfanter
dans la chaleur de l'atelier
entouré de mains amies, habiles
des rêves de bois pierre terre
pour enchanter le réel
Vivre mille vies par les livres

Croiser des héros de papier
Aimer se perdre dans le labyrinthe des mots,
Se cacher au gré des décors,
assouvir ses émotions en duplex
Se lover entre les lignes,
s'attarder au pied de la lettre
puis s'enhardir et oser

Apprivoiser ces mots pour mieux jouer avec eux
les accompagner dans une danse effrénée
quelques entrechats, rythmes chaloupés,
une danse de Saint-Guy, une valse endiablée
à damner tous les Littré de la terre

Seul face à la page blanche
Seul sur les chemins de la troisième dimension.

Puis
Revenir vite partager
ces petits riens qui forment un tout
ces menus plaisirs enfants de l'amour pérenne

De l'écran noir qui s'illumine au Paradisio
aux salles étourdies de musique
mélodies du bonheur,
harmonies de tendresse
Intime complicité
loin des foules intimidantes
mais proche des siens
indéfectible fraternité.

Vivre sa vie
nous deux.

Dominique DESGOUGES

LE GOÛT DU BONHEUR

Mido vérifie pour la centième fois peut-être le laçage et le serrage de ses chaussures. Ses doigts gourds tremblent. Tout son corps tremble. Mido est glacé jusqu'à l'âme et ce n'est pas seulement le froid vif de ce début de matinée, premier dimanche de novembre, qui le frigorifie. Les autres, tous les autres, ceux qui plaisantent haut et fort dans leur tour de Babel, ceux qui sont assis dans un coin, un gobelet de café serré dans leur poing, enveloppés dans leur cape, tous dissimulent ou exposent les mêmes angoisses.

Le jour se lève sur le camp militaire de Staten Island où ils attendent depuis des heures déjà.

Des heures.

D'autres heures s'égrènent.

Mido ne comprend pas très bien les appels lancés dans les haut-parleurs. Il s'arrache à son engourdissement physique et cérébral, suit le troupeau. Il découvre presque naturellement son couloir de départ. Objectif : 4h 30. Un temps supérieur à Paris, certes, mais ici, il faut être sûr d'arriver au bout de la course, être sûr de ne pas décevoir... ceux qui lui ont offert et le voyage et le dossard, et puis ceux qui veillent sur lui, là, invisibles dans la grisaille, autour... et son ami, son vieil ami frappé par la maladie à la veille du départ. Cette course, ce sera pour lui. La sienne.

Serrés les uns contre les autres dans les odeurs conjuguées de sueur froide, aigre, de déodorant ou d'eau de toilette réfrigérés, dans les bavardages multilingues, Mido n'entend pas le signal de départ. Le troupeau s'ébranle. Au pas. Le sol vibre sous les runnings, les shorts, les maillots colorés...

Et puis, ça y est, ce sont les premières foulées, de vraies foulées, régulières. Le pont de Verrazano. Déception : le pont est à deux niveaux et Mido passera en dessous. Il ne sera pas l'un de ces points colorés que l'on voit sur les photos.

Le ciel vire au bleu. Le soleil brille. Là-bas étincellent les gratte-ciel de Manhattan. Des coureurs s'improvisent photographes. Premier mile au milieu du pont, le troupeau s'étire. Deuxième mile. Brooklyn. L'allure est bonne, le souffle bien placé. La tête se vide. Les angoisses s'estompent. Les kilomètres défilent comme ces paysages urbains vus, revus et re-revus dans les films et les séries télévisées. Spectateurs enthousiastes, fanfares, encouragements. Burger King et terrains de basket cernés de hauts grillages, immeubles lépreux, bravos de blancs, blacks... Des religieux juifs sermonnent leurs femmes et leurs filles, les empêchent d'applaudir, tentent de les éloigner du spectacle.

Le froid du départ n'est plus qu'un mauvais souvenir. Mido brûle d'un feu intérieur. Pourvu que celui-ci ne se consume pas trop vite... 9^{ème} mile, Lafayette Avenue. Le chrono est impeccable. Mido double. Des plus jeunes. Mido est doublé. Des plus vieux. Ici, il faut finir. À quatre pattes ou en rampant, il faut finir. 98% de *finishers*.

Incursion dans le Queens. Pensées élastiques en sous-titres de ce défilé d'images. Vision de la ligne d'arrivée dans Central Park. Vision floue. Mido grimace. Une légère douleur naît dans l'aine. 12^{ème} mile, Nassau Avenue. 13^{ème} mile. Premier semi. La moitié du chemin. Il en reste autant à parcourir. Qu'importe ! Mido est heureux. Heureux. New-York lui appartient. La douleur dans l'aine s'estompe, mais les jambes deviennent plus lourdes, plus dures. 25^{ème} kilomètre. Queens borough Bridge. Ralentissement. Goulot. Un homme est allongé sur le sol. Des cris, des appels. La rumeur court. L'homme est mort. Mido l'aperçoit à travers une forêt de jambes. Le cœur s'emballe pendant quelques centaines de mètres.

Un orchestre juché sur une estrade au bord de la First Avenue explose de tous ses cuivres. Première avenue, faux plat sur une longueur incroyable. S'y étire le ruban des coureurs. Des milliers et des milliers de coureurs. Encore un coup au moral : First Avenue semble interminable. Une bande d'Italiens joyeux dépassent Mido. Ils babillent, frais comme des gardons. Sur les trottoirs, les bras se tendent. De toutes les tailles, de toutes les couleurs. Mains roses, blanches, jaunes qui cherchent la paume moite des *runners*.

Le Tour de France chez l'Oncle Sam.

Un gobelet tendu par une jeune fille asiatique au sourire encourageant. Vêtue de blanc et orange, couleurs du sponsor. Un verre d'eau. *Poland Spring*. Un verre d'eau. Un sourire. Mido s'éclabousse.



Le Bronx. 20^{ème} mile. 21^{ème} mile. Virage à quatre-vingt-dix degrés. Harlem, 5th Avenue. Mains noires qui se tendent, les spectateurs se serrent contre les barrières. Les applaudissements, les voix, la musique s'emmêlent et se confondent sous le crâne de Mido. Les jambes, les articulations sont dures, dures. On perçoit Central Park. Mais l'arrivée est encore loin... De solides gaillards lâchent la rampe. Certains sont pâles comme des linges, d'autres avancent de travers, crabes encombrants.

La rumeur enfle. La foule s'agglutine derrière les barrières. Mido cherche sa femme. La sienne parmi tous ces visages un instant entrevus. « Je serai vers l'arrivée ». *Vers ? L'arrivée ? Où ?*

La foule n'a jamais été aussi dense. Aussi bruyante. La voix de Manhattan, le cœur de New-York !

Et puis, tout à coup, Mido se retrouve seul. Ou pratiquement seul. Comme cela ne s'est jamais produit. Comme dans un rêve. Où sont passés les autres coureurs ? Mido voit devant lui un tee-shirt

jaune Nike. Il tente de le rejoindre, mais il n'y parvient pas. L'allée boisée est longue, longue.

L'arceau de l'arrivée apparaît. Mirage ? Non. Là-bas. L'arrivée. À portée de jambes. Encore un effort.

La foule à nouveau compacte derrière les barrières. Mido flotte dans un léger brouillard. Il passe sous l'arceau, presse le bouton d'arrêt de son chrono. 4h 24. Fabuleux. Il s'engage dans un couloir. Marcher. Marcher. Un pied devant l'autre. C'est dur. Un pied devant l'autre. Encore. Encore. Amas de coureurs que l'on enveloppe dans une couverture de survie. Dans un état second, Mido est poussé devant une toile tendue bleue. On lui passe une médaille autour du cou. On le photographie. *Next. Next.* Au suivant. Au suivant.

Le chemin est long vers la sortie.

Dehors.

C'est fini.

Perdu sur le trottoir. Un junkie, Mido, serré dans sa couverture de survie, en short et en tee-shirt orange. Dossard 25509.

Perdu.

Une main se tend vers sa médaille, le sourire est admiratif. « Congratulation, sir ! You did it ! »

You did dit !

Le ciel est bleu. L'après-midi est belle. Un goût dans la bouche. Le goût du bonheur.

Jean-Jacques NUEL

L'avenir de l'homme¹

« Un jour prochain, vous n'aurez pas d'autre choix : ou vous mangerez les rats ou les rats vous mangeront. Car il n'y aura plus sur terre dévastée et infertile qu'une poignée d'hommes survivants et les rats qui pullulent... »

Ainsi commençait le discours de la directrice d'une galerie artistique de New-York, organisatrice de cet événement exceptionnel : *un repas de rats*. Répondant à la curiosité excitée des journalistes, la maîtresse de cérémonie avait revêtu pour la circonstance une robe originale composée de plusieurs dizaines de peaux de rats cousues ensemble ; sur son épaule gauche, la bride unique se couronnait de deux têtes de ces animaux qui se rejoignaient, museau contre museau, dans un baiser post mortem. Les convives, triés sur le volet, et qui n'avaient pas hésité à déboursier mille dollars pour participer à ce festin, affichaient la plus belle humeur et dégustaient la viande apprêtée par un grand chef de la gastronomie américaine. Certains d'entre eux, pourtant ordinairement végétariens, se léchaient les babines en clamant que c'était délicieux, bien qu'ils ne mangeraient « au grand jamais, ni la tête ni la queue ! »

Cette soirée mémorable permit à beaucoup de prendre conscience de l'importance quantitative et qualitative de ce remarquable rongeur. Le poète Aragon, en chantant sur tous les tons et sur tous les toits que *la femme est l'avenir de l'homme*, s'était imprudemment avancé et sans doute fourvoyé ; l'avenir de l'homme, c'était bel et bien le rat.

¹Texte inspiré par un évènement réel à New-York.

Patrice BOURET

« *Du goût, Madame* »

Ce marchand avait toujours cette formule, qu'il répétait plusieurs fois :

« Regardez, allez, c'est bon tout ça... Du goût, Madame, du goût... »

C'était quoi, au fait ? Lui, je crois bien que c'était des haricots verts. Ah non ! Peut-être bien des tomates. Il y a un bout de temps. On habitait pas loin de cette rue piétonne où il y avait des étalages les uns à côté des autres. J'aimais bien cette ambiance un peu bruyante. En face, il y avait un fromager et là, c'était de l'odeur, sacrebleu... mais toujours, j'en achetais, parce que les fromages, ça a du goût. Vous devriez essayer. Les haricots finalement, j'aimais ça moyen, mais le calendos bien fait, ça c'est goûteux. Avec un petit coup de rouge qui vous fait claquer la langue au palais. Il y avait aussi la charcuterie pas loin. Mais justement, il ne fallait pas trop en prendre. Enfin, on disait ça, je sais pas trop pourquoi. Depuis j'ai un peu perdu le goût de ces choses-là.

Et les poissons aussi, il y a l'odeur, mais là, j'arrête parce que ma Juliette est allergique, ben ouais, rien que de passer devant le marchand, ça lui retourne le cœur. D'ailleurs, quand j'étais gamin, en colo, j'aimais pas trop le goût du poisson. C'était juste cuit à l'eau, avec des patates. Et puis, j'avais peur d'avaler une arête de travers. Et en plus, il fallait finir son assiette, sinon on vous collait le dessert en plein dedans. Je ne sais pas si vous avez déjà goûté du fromage blanc sur du poisson, c'est pas très ragoûtant, je vous le dis. On disait, le poisson, c'est bon pour les os ou la mémoire, je sais plus, mais j'ai bien failli ne plus en acheter. Sauf du thon en boîte, pour l'entrée, avec de la mayonnaise. C'est pas tellement le goût que j'aime, mais bon, il paraît qu'il faut changer de plat de temps en temps. Enfin c'est un peu lourd tout ça. Et puis justement, il y a le problème de la digestion. C'est peut-être que quand j'étais gamin, on me disait faut goûter de tout. Pas toujours



facile. Je renaclais devant certains trucs, mais on me disait de ne pas chipoter.

Et maintenant, c'est le goûter, allez, et quand j'entendais ça, je trouvais que ce truc, on le disait avec gourmandise ! On en avait l'eau à la bouche, c'était simple. Du chocolat, bien onctueux, et ça, c'était le jeudi. Parce que le mercredi maintenant, ça ne me fait plus le même effet, je sais pas pourquoi. Et donc on avait des petits pains quelquefois. Puis après, quand on a grandi, du café et des petits gâteaux secs avec des formes rigolottes, des animaux, des personnages, je sais plus très bien. Et les cassés et les pas cassés, mais c'était bon pour tout le monde, il n'y avait pas de marchandage ... Et le goût de ce petit rendez-vous est resté, c'était celui du bavardage, sans soucis, sans règles. Quoi ! Du bavardage ! Peut-être, mais mine de rien, il s'en passe des choses quelquefois dans ces moments-là. Messages souterrains, petits mots qui sont autant d'aveux, et quelques silences éloquents. Et pour inscrire tout ça, après, c'est un peu hasardeux, car notre mémoire n'est pas infallible. Alors une feuille de brouillon, un petit carnet, et je ne sais quoi comme support, viennent au secours de ces petits instants qui s'évaporent si vite. Et le goût de l'écriture est venu après. Pour fixer tout ça, ces quelques souvenirs, tout ça, quoi ! Mais on y prend goût avec les années. C'est pas la madeleine de Proust, mais c'est plaisant quand même.

Allez, allez ! « Venez ! y a du goût, Madame ! »

Bon !... on n'a pas tous les mêmes goûts, je suis bien obligé de l'admettre. Mais quoi, on vit avec ces trucs là aussi... Et puis par exemple, excusez du détour, mais ça me revient comme ça, faut dire que les tripes, c'est pas pour tout le monde. J'en ai mangé une fois, c'est pas moi qui payait le resto, je dois le dire quand même, et cette fois-là je me suis régalé. Et le boudin alors ? Moi j'aimais ça parce que on me le servait avec de la purée, on se morfalait, je vous dis que ça. On faisait un mini volcan et on mettait le jus dans le cratère. Des trucs de gamin, quoi, mais je m'en souviens très bien.

Bon, bon, allez, j'arrête... à force, je risque de vous en dégoûter. Mais juste un moment, une petite question toute simple : c'est quoi, votre goûter ?

Martine KERDAT

Une rencontre

Le garçon marchait, les pieds trainant des tennis usées jusqu'à la corde, sur le trottoir du boulevard très fréquenté. Son short trop court était déchiré au niveau de la ceinture et béait sous le tee-shirt délavé. On voyait saillir ses omoplates comme des ailerons déplumés. Il s'arrêta devant la boulangerie et renifla lentement l'odeur du pain en train de cuire. Il s'imaginait rompant à la main la miche toute chaude et la mordant délicatement, pour mieux en percevoir la saveur sucrée-salée, la tendresse de la mie fondant contre son palais. Fermant les yeux, il déglutit malgré lui, ressentant la douleur du manque le long de l'œsophage. Il sentit qu'il flottait dans ses tennis, les yeux toujours clos, il serra les lèvres.

Une femme entre deux âges, vêtue de quasi haillons, le regarda à peine, entra dans la boutique, y acheta trois pains encore chauds.

Elle ressortit prestement de la boulangerie et ouvrit délicatement la main de l'enfant qui avait gardé les yeux fermés, la referma sur la boule au sésame et la leva devant son visage ; l'enfant aspira l'odeur, la humant avidement avant d'en goûter la saveur, bouchée après bouchée, mâchée lentement puis gardée en bouche avant d'être avalée. Il regarda autour de lui au bout de quelques minutes, et vit la femme marchant lourdement à quelques dizaines de mètres devant lui, chaque main serrant un pain doré.

Elle n'avait pas attendu que l'enfant réagisse pour s'en aller.

Il se précipita vers elle, lui prit le bras qu'il porta à son front, s'inclina devant elle avec gravité. La femme sans un mot lui tapota la joue sans s'arrêter.

Célia ROCHARD

Quand le goût,

Quand le goût de ta peau au bout de mes dix doigts
Eveille tous mes sens cachés sous cette empreinte,
Quand le goût de tes mots sur mes lèvres en émoi
Là comme une chanson, longtemps souffle la brise.

Quand le goût des couleurs brillamment s'offre à moi
J'inspire leurs parfums ; tout est là, se divise,
Quand le goût de tes pleurs salés à chaque fois
Mon cœur chavire lors d'une simple méprise.

Quand le goût de tes yeux, ta douceur, ton regard,
M'emprisonne amoureux, éberlué, hagard,
Lové dans tes cheveux, tu es toujours toi-même.

Quand le goût naturel, de la vie chaque jour,
Le soleil t'épanouit, tu me ravis toujours,
Simplement pour te dire à la passion je t'aime.

Bernard BOURNAS

LE GOÛT

Le *goût*

C'est bien le *goût*

C'est agréable commun délectable généreux bienveillant
gracieux noble (moins depuis 1789) vertueux exquis suave
charitable savoureux succulent délicieux excellent satisfaisant
accessible simple plaisant mignon joli délicat (parfois)
généreux doux tendre sympathique (souvent) avenant
aimable alléchant sensible séduisant sociable

Surtout le *bon goût*

Et cela peut se mettre à toutes les sauces

Le goût cela n'est pas anodin

Ni bénin ou léger

Ce n'est pas non plus objectif indulgent neutre impartial

Ni même indifférent impassible inoffensif innocent candide
immaculé chaste angélique ingénu crédule

Ou

Sans intérêt sans gravité

Non le goût c'est important

C'est même quelquefois «*goutu*»

Et «*gouleillant*»

Surtout dans ce monde brutal

Où les gens malmenés trompés fatigués accablés harassés
harcelés exploités exténués bousculés vilipendés opprimés
pressurisés asservis humiliés brisés maltraités tourmentés

N'ont plus *goût à rien*

Et même quelque fois

Ont le *dégoût de la vie*

De leur vie

Et moi

Gourmet débutant je *goûte* ces instants (trop rares)

Ou devant un succulent Saint Nectaire bien «*gouleillant*»

Je déguste un superbe Bourgogne Grand Cru vraiment «*goutu*»

Jusqu'à la dernière *goutte*.
 Mais sans boire la lie
 Que je laisse pour les pince-sans-rire les paltoquets les malappris
 les mufles les foutriquets les grossiers
 Et autres consœurs
 Mais surtout pour les *sans goût*

 Mais je parle trop toujours ce *bagout* qui me porte tort et me fait
 faire des digressions

 Et pourtant il y a bien des choses à dire sur le *goût* ou les *goûts*
 D'abord le *bon goût* que l'on pense tous avoir (à peu près) ne
 s'avère souvent qu'être le *mauvais goût* d'un autre...
 Il y a là matière à discussion
 Et je le dis sans arrière-pensée sans *arrière-goût*
 Bien sûr nous ne pouvons pas tous être du même avis avoir le
 même *sens du goût*
 Mais il ne faut pas se *dégoûter* il y a toutes les idées dans la
 nature et c'est ce qui fait la richesse de nos sociétés (même si
 parfois on préférerait que les autres aient le *même goût* que
 nous)
 Et puis il y a *l'égout* et les couleurs ou *les goûts* et les coueurs...
 Bref je ne me souviens plus mais quand cela devient trop
 lourd ou trop compliqué on met tout dans les WC et cela part
 au *tout-à-l'égout*
 Là je sais certains diront que c'est un « *goût de chiotte* »
 Mais vieux *grigou* à trois heures du mat quand on dort mal c'est
 compliqué d'enchaîner les bons mots avec tact et *goût*

 Finis les jeux de mots de *mauvais goût* les ridicules allusions au
goût des autres (toujours moins bien ou meilleur que le nôtre)
ou dégoût de la vie (qui frappe tant de monde) et même au
dégoût de soi qui peut aller jusqu'à la dépression voire la
 mort
 Sans oublier le *goût de rien* et le *goût du sang* (que j'ai toujours
 dans la bouche depuis une explication avec un pauvre type
 qui n'avait pas les *mêmes goûts* que moi...)
 Mais j'ai toujours le *goût* de vivre et ça
 c'est vraiment de bon *goût*.

Chronique(s) du mauvais œil N°48

de Dominique Laronde

CHRONIQUE(S) du MAUVAIS ŒIL de Dominique Laronde

48: Debout! Assis! Couché! : chienne de vie.

Les GARS assis qui passent la nuit
debout PLACE DE LA RÉPUBLIQUE*
lui ont dit : «couché FINKIE/KRAUT!»
FADA le Zophe DE SE pointer là,
se croyait toujours jeune maoïste
et pas encore vieux moisi.

Moi aussi je prends le porte-voix
et mes 5 minutes pour demander
la fin du jour puisque tout
se fait maintenant la nuit :
nuits blanches, nuits sonores,
nuits des musées, nuits St Georges...
IL y a même eu au Quai d'Orsay
une nuit des idées, une nuit
entière pour réfléchir. Z'ont
dû pioncer car on n'en a pas
vraiment entendu parler!

JE désespère aussi de l'INITIA-
tive « Musées debout » aux
Tuileries (un lundi! à 13H00,
en pleine soirée!) de G. Kientz
(conservateur au Louvre) : →



for me (foumie), le condensé de
toutes les créations, découvertes
et expériences personnelles de P.
durant la période cubiste.
Oui. Oui.

Moi mon Guillaume, j'arrive à l'AGORA
avec les 3 musiciens de P. Picasso!

Je fais fissa.

Venez avec un livre d'art ou une
photo d'une œuvre qui a changé
votre façon de voir la vie et le
monde.

* Est-ce un signe? Je commence ma chronique 48 le 48 mars.

Le PABLO fait partie des Assis,
des Relonvus. Au GRAND-PALOIS,
«Picassomania» fut l'occasion de
réunir des HOMMAGEURS qui loin
de se coucher à ses pieds illustrent
cette manie flamboyante.

Bibi BABA devant les 4
SAISONS de JASPER JOHNS comme
devant le MUR saturé des
FEMMES du MAESTRO.

Son imaginaire
se dessine
en 3D dans
toutes les
MATIÈRES au
musée éponyme
PARISIEN.

[Picasso-sculptures]



EN
VOilà 1
qui
S'AMUSE au
NOUVEAU MUSÉE
en HERBE en
ATTRIBUANT
au CHAT
les
COMPÉTENCES (!!!)
de
CRITIQUE
D'ART.

En parlant de Pied, une
BIEN BONNE : depuis 2007,
14 pieds humains chaussés
de baskets ont été retrouvés
sur la côte pacifique cana-
dienne. MYSTÈRE!

Selon les créationnistes,
ce sont les pompes d'Adam et Ève.



CLIN d'œil APPUYÉ au
GENTIL STROMAE
qui par ses TEXTES,
SES CLIPS, SA MUSIQUE,
SA GARDE-ROBE ME
réjouissent l'ÂME
(ma sœur âme).
Avec POELVOORDE,
ARNO, de GROOT,
Cécile de FRANCE (Gelück),
YOLANDE MOREAU, TINTIN
et Milou, Gaston LAGAFFE, ...
Je me sens belge.



Ça décoiffe!

Et le ZEP,
le PAPA de
Titeuf qui
s'est vu confier
les clés du
MUSÉE des
BEAUX-ARTS
de Lille!

De L'Assis, vous en voulez encore
 et bien courrez payer l'octroi
 à Orsay au douanier Rousseau
 qui vit ses voyages exotiques
 par procuration ou bien
 à Villeneuve-d'Ascq (LAM):
 AMEDEO MODIGLIANI



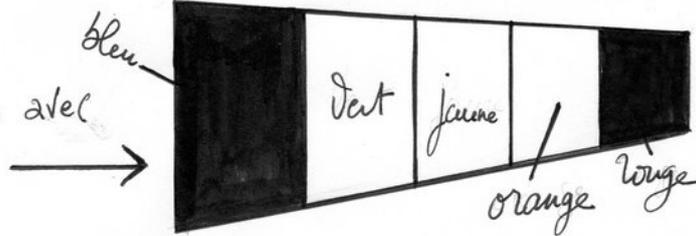
le primitif mélancolique souffreteux
 et ses yeux en amande rétrospective
 grave.

FAITES un tour de KLEE à
 Beaubourg (on connaît mal
 ce "bouffon transcendant,"
 disait lui) en allant à la
 Rencontre de Gérard Fromanger.

MAIS comment rendre
 compte de l'alliance peinture/
 politique du Master of the
 nouvelle figuration en
 noir et blanc?!

Si le rouge devient noir,
 sur les barricades ça
 change la donne!

On peut toujours essayer avec
 ELLSWORTH KELLY



CERTAINS sont Assis sur une
 seule FESSE, sur un petit coin de
 TABOURET, mais c'est un détail.
 Je pense à JEAN-MICHEL ALBEROLA
 au Palais de Tokyo (Paris: l'aventure
 des détails).

J'ai toujours en mémoire
 sensitive le choc causé par
 mon premier MODI (un nu
 couché de dos à l'expo de la
 Fondation Barnes à Paris en 93,
 au siècle dernier.

Jel'ai Retrouvé le JEAN-MICHEL dans
 LA COLLECTION (im)PERMANENTE
 du Musée

du Dessin
 et de l'ESTAMPE
 ORIGINALE de
 GRAVELINES (59)
 en compagnie de HOKUSAI et des
 GRAVEURS de l'époque d'Edo.



TELLEMENT pionnier du MINIMALISME
 que je découvre cet ARTISTE UNE fois
 MORT. ON est peu de choses!

ON expose, on s'expose dans des lieux de plus en plus insolites.

Je vous amène dans l'un d'eux où j'ai mes entrées (mes sorties aussi je vous rassure!):

Au Centre pénitentiaire sud francilien (77) où des détenus ont réalisé une expo sur le thème des Misérables briffés par Vincent Gille de La Maison Victor Hugo (Paris 3^{ème}). Visite guidée par des "locaux" à qui il a fallu expliquer que ce commissaire ne faisait pas partie de la maison Poulaga!



J'y ai retrouvé entre autres le camarade Ernest Pignon Ernest qui patronne aussi "ART in the Jungle" à Calais. Ici l'art pousse comme une liane.

Le Street Artist Banksy (identifié Robin Cunningham? mais ça nous fait une belle jambe!) est de la partie.



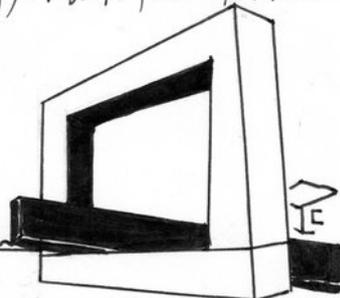
En allant soutenir Delma et Lula, pousse jusqu'au S.O de Belo Horizonte à l'Institut d'Art Contemporain Inhotim à ciel ouvert de Brunadinho.



Situ continues plein sud sur l'autostrada A3, Napoli Salerno, Cosenza, Reggio di Calabria (+ ferry) Messina, côte nord de la Sicile Tu

rencontres des sculptures monumentales dans un décor beau et glauque

à la fois: la Fiumara d'Arte fomentée par un mafioso de la beauté.



Les découvertes foisonnent et
pas besoin de courir le monde
pour tutoyer l'art avec un grand
A.

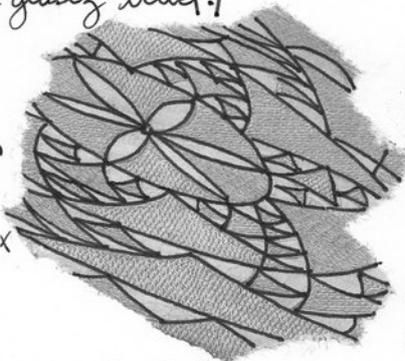
Tu réPARes une fuite d'EAU dans
ton grenier, Plouf! : bonjour
m'sieur Caravage.

Tu vas chez Leclerc, Tac!
Salute Lorenzo Mattotti.



Tu vas au ski, Pat!
Hello Mister Simon Beck,
you are a snow artist, vous
me la glissez belle!

détail de
112m x 135m
(Lac des
Cordes aux
Arcs).



Tu vas aux Galeries Farfouillettes
acheter un pull over, la vendeuse
asiatique (j'ai cru reconnaître Fleur.P)
te dirige vers "Allover", un ensemble
d'œuvres à Rayures. "Y'adore!" (Patrick.M).

Parfois, faut quand même y
mettre du sien. j'ai dû
remuer une
quantité d'os
impressionnante
pour déguster
les + rophées
de Q. GAREL
au Muséum national d'histoire
naturelle (Paris 5ème).



Et il y a eu de la vaisselle
cassée je vous le dis à CERAMIX
(= maison rouge + Sèvres).

« Terre cuite, terre crue
vous m'avez pas cru
vous m'avez cuite »

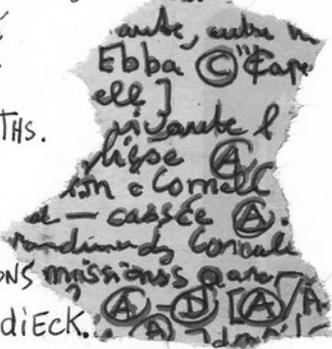
[Jeanne d'Arc, lundi 30 mai 1431,
Rouen, Place du Vieux Marché, 16H15].

Si t'es plus branché sport ou ciné,
tu peux t'faire l'expo foot au Louvre
Lens en l'honneur des Sanguéor
ou James Bond 007 à La Villette.

« my name is Bond »

Moi, j'ai préféré
aider le petit
à faire ses maths.
BINGO!

Je suis tombé
sur les bouillons
d'A. GROTHENDIECK.



PAS FACILE à DÉCRYPTER L'ALEXANDRE.
 Je suis VIDÉ, comme le CANAL
 ST MARTIN (DES TONNES et des TONNES
 de DÉCHETS lors de LA DERNIÈRE
 RÉCOLTE en 2001 : si César et
 Arman étaient encore aux
 postes à souder!).

Faut pourtant AVANCER.
 Et comme dirait M. BIGEARD
 (célèbre philosophe tirailléur
 tonkinois du XX^{ème} siècle)
 « Faire un pas ...
 Encore un pas. »



« Les natures mortes pleines de couleurs me réconcilient avec la vie et m'aident à supporter les années en NetB de la guerre » : c.s

Ce PAS Me MÈNE en PREMIER
 à la MEP (maison européenne
 de la photographie).
 APRÈS Bettina REIMS et
 LA FEMME dans tous ses ÉTATS
 2 facettes de l'IMMENSE
 CHRISTINE SPENGLER.
 reporter de GUERRE en DÉCÉLÉRATION.

Puis IL Me Pousse vers ... du beau monde :

Helena Almeida



au Jeu de Paume

Seydou Keita



au Grand Palais

Femell Franco



à la Fondation Cartier

Mario Giacomelli



au musée de Sens (89)

SALE TEMPS pour les footEUX :

- Cruyff a fait chovic
- Platini (Henaf! Henaf!) sent le pâté
- Benzema fait pschitt

♪ On est les champions ♪
 on est, on est, on est les champions!
 [à l'heure où la GRAPPE 92
 s'imprime, le sommes-nous?]

Hommage A ceux qui ont eu le Mauvais goût
 de nous quitter*.

- En Vrac:
- U. Eco
 - M. Delpach
 - E. Scola
 - P. Boulez
 - M. Galabru
 - A. Courrèges
 - J. Bowie



*note de l'auteur : les femmes s'accrochent.
 (à suivre...)

Et aussi...

Le goût des mots de Jacques LUCCHESI

Il ne faut pas vendre la peau de l'ours
avant de l'avoir tué

Parmi les animaux qui peuplent notre imaginaire, l'ours tient assurément une place de choix. Longtemps il fut vénéré par les anciens peuples européens pour sa puissance physique. Rappelons quand même qu'un ours brun, à l'âge adulte, peut atteindre les deux mètres et peser ses trois cents kilos ; quant à l'ours blanc polaire, le grizzly nord-américain et le kodiak asiatique, leurs mensurations sont encore plus impressionnantes. L'ours a aussi une particularité qui fit longtemps la fortune des bohémiens et des artistes de cirque : tout comme l'homme, c'est un plantigrade et il peut donc marcher sur ses deux pattes arrière. De là à voir en lui un ancêtre direct de notre espèce, il n'y avait qu'un pas et il fut souvent franchi. On comprend pourquoi l'ours, bien avant le lion et loin devant le loup et le renard, était encore tenu, dans le haut Moyen-Âge, pour le roi des animaux. (Aujourd'hui encore, il reste l'emblème d'une ville comme Berlin). L'Eglise allait se charger de saper sa renommée, l'accusant notamment de la plus extrême lubricité : car l'ours - tout comme le gorille en Afrique - passait pour aimer les femmes, passion qui l'aurait poussé à en enlever quelques-unes, ce qui, même en ces temps reculés, ne saurait être tenu pour un péché véniel. Honni et ravalé au rang d'un symbole païen, l'ours n'allait cesser de perdre en majesté au cours des siècles suivants. Il revint cependant en grâce à la fin du XXème siècle mais, cette fois-ci, sous la forme édulcorée d'un jouet enfantin : la peluche. Dans les années 60, un feuilleton télévisé comme « Bonne nuit les petits » fit beaucoup pour sa reconversion symbolique.

Deux ou trois décennies plus tard, il devait inspirer le cinéaste Jean-Jacques Annaud ; et le succès de son film ne fut pas peu de choses dans la conscience de sa progressive raréfaction. Devenu dans nos contrées une espèce protégée, il est désormais interdit de toucher à un poil de sa fourrure : en 2004, le chasseur qui a abattu l'ours Cannelle dans les Pyrénées a pu juger du séisme moral que son geste avait provoqué dans l'opinion française. Mais si la loi interdit de tuer les ours, aucune loi, en revanche, n'interdit aux ours de tuer une dizaine d'humains chaque année. Car l'ours, qui s'aventure volontiers dans les zones d'habitation, n'aime pas, mais pas du tout, partager son territoire avec d'autres plantigrades. En cela, on voit bien que c'est un animal ingrat.

Heureusement pour tous ceux que la lexicographie passionne, sa chasse ne fut pas toujours interdite. Car autrement, nous n'aurions pas eu sans doute cette locution si savoureuse. Certes, pour brocarder tous ceux qui vont plus vite en paroles qu'en actes, nous aurions pu nous contenter de la charrue qu'il ne faut pas mettre avant les bœufs - puisqu'elle signifie à peu près la même chose. Mais nous n'aurions pas eu, en la glissant dans nos conversations, le frisson qui tient à la proximité du danger. Car l'ours, même domesticable, reste un animal redoutable. On sait ce qu'il advint, face à lui, du courage des deux compagnons dans la fable de La Fontaine - d'où provient cette expression. L'un, pris de panique, grimpe se cacher dans un arbre ; quant à l'autre, plus sûr de lui, il choisit de faire le mort en espérant que le colosse velu l'épargne. C'est ce qu'il fera, magnanime, et les deux fanfarons en seront quitte pour la peur de leur vie. A défaut de ramener la peau de l'ours, ils auront au moins sauvé la leur. La fable ne dit pas l'accueil que leur réserva le marchand avec qui ils avaient passé un peu trop vite contrat, mais on peut l'imaginer sans peine. Quelques coups de lanières sont quand même une punition moins cuisante que la fureur d'une patte d'ours sur le dos.

JOUTE ÉTYMOLOGIQUE

Message du 2/05/16 12:08

> De : "Marc" <marc.m@orange.fr

> A : "Jean-Jacques" <jjg@wanadoo.fr

> Objet : joute littéraire

Cher Jean-Jacques,

La naissance de mon goût pour l'étymologie vient d'une erreur ! Je travaillais sur un exercice de vocabulaire pour les élèves : j'avais remarqué depuis longtemps que les mots en **or** étaient liés à des verbes en **eo**.

Ex : horror → horreo (horreur, frissonner, avoir la chair de poule). Donc, je me suis demandé pourquoi le mot **arbor**, arbre, ne donnait pas **arbeo**. Ensuite, je me suis aperçu que **arbor** était proche d'**arbustus**, arbuste. Le seul mot qui me paraissait se rapprocher à part ça était **robur** (une sorte de chêne, le chêne rouvre). Je me suis dit que ça pouvait être ça. D'autant plus que **robur** donne **robustus** (robuste). En plus, en grec, le mot **drus**, chêne, peut vouloir dire arbre. Après, je me suis demandé comment on pouvait passer d'**arbor** à **robur**. Je me suis dit que si l'on supprimait le **o**, on obtenait ***rbur**, ce qui est impossible à prononcer. Pour aider, il fallait rajouter un **a**.

Après, bien après, j'ai trouvé le même phénomène en romagnol (une langue régionale de d'Italie que mon grand-père parlait). **Robur** se dit **arvora**, mais entre ces deux découvertes, on m'a dit que ce n'était pas possible, qu'il fallait rapprocher **robur** du grec **eruthros** (rouge), le chêne rouvre étant rouge. **Eruthros** donne le nom propre **Erythrée**.

On remarquera qu'en romagnol arbre se dit **erbur**.

Je te passe des épisodes. Pour expliquer ce "e" qui semble venir de nulle part en grec, il faut passer par le hittite (une langue ancienne de la Turquie actuelle !). Pour expliquer ce **a** qui me paraissait plus accessible, il faut inventer une théorie nouvelle, que j'ai sous le coude, mais je n'ai pas assez d'exemples, ce qui est embêtant pour une théorie !

Bref, pour expliquer un mot, j'ai commencé à m'intéresser à d'autres, tous ceux qui finissaient par **or**, et tous ceux qui commençaient par **ar**. Et de fil en aiguille, j'ai appris certaines théories officielles, trouvé d'autres mots. Je n'ai toujours pas exposé ma théorie sur **arbor**. Mais j'y pense...

Porte-toi bien.

Marc Agrégé de grammaire

Message du 2/05/16 22:00

> De : "Jean-Jacques" <jjg@wanadoo.fr

> A : > "Marc" <marc.m@orange.fr

Objet : Re : joute littéraire

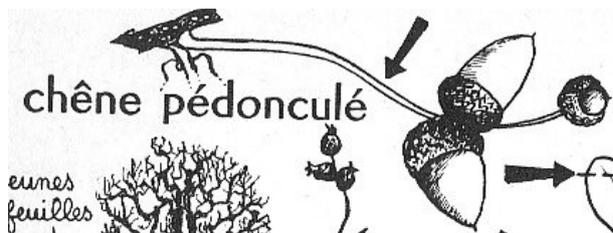
Cher Marc,

J'ai lu avec un vif intérêt tes recherches... Tu ne te doutes pas pourquoi ? Parce que tu abordes une sacrée question mal résolue depuis des lustres... En foresterie, il y a deux espèces de chênes couramment rencontrées notamment en forêt de Fontainebleau et dans les forêts françaises :

- Le chêne **pédonculé** (*Quercus robur* L., 1753) chêne pionnier, houppier irrégulier, tortueux, qui a besoin d'espace autour de lui pour se développer.
- Le chêne **sessile**, dit aussi chêne rouvre (*Quercus petraea* Liebl., 1784) chêne de haute futaie bien droit, frugal, résistant mieux à la sécheresse et supportant la concurrence de ses voisins.

Le père Linné² a classé le chêne le plus fréquemment rencontré le *Quercus robur* en 1753, mais comme il ressemblait beaucoup à son cousin le *Quercus petraea* celui-ci n'a été identifié et classé que 31 ans plus tard !

Sur le terrain, je sais que les forestiers parlent volontiers du "**Sessile**" ou du "**Rouvre**" mais jamais du *petraea* ! En outre ils ne disent pas non plus le *robur* ils le désignent par le **pédonculé**. En pratique les deux noms courants **sessile** et **pédonculé** désignent la façon dont le gland est rattaché à son rameau par un *pédoncule* ou bien sans *pédoncule* (donc sessile).



Donc tu comprends bien que le chemin étymologique des mots tels que **robur** ou **Rouvre** m'intéresse ! Car dans ma tête comme dans bien d'autres, on finit par coupler **robur** et **Rouvre** et si la confusion règne on risque de se perdre pour de bon sous l'ombre des futaies de chênes ! C'est le cas exemplaire d'A. Kosch chez Fernand Nathan qui en 1949³ assimile ouvertement *Chêne Rouvre* et *Quercus robur* ! Tu vois que les spécialistes n'étaient point au clair avec ce drôle couple **robur/Rouvre**...

Bien à toi.

Jean-Jacques agrégé aux arbres des forêts

² Carl Von Linné établit au 18^{ème} siècle la 1^{ère} classification générale et binomimale des plantes.

³ *Quel est donc cet arbre ?* d'A. Kosch, Fernand Nathan Paris. 1949.

Feuilleton N°1 : Le rat des villes et le rat des champs

Jean-Jacques GUEANT

*Virée en littérature prolétarienne
avec Henry Poulaille et Emile Guillaumin*

Lorsque le peuple s’empare de l’écriture...

Henry Poulaille et **Emile Guillaumin** sont deux écrivains, disons le tout de suite, largement méconnus. Deux auteurs phares pour comprendre une tradition littéraire rarement visitée, celle des voix du peuple s’emparant de l’écriture.

La correspondance (entre 1925 et 1947) de ces deux hommes hors du commun permet d’entrer dans leurs univers contrastés : l’écrivain ouvrier et l’écrivain paysan

La plus brève incursion dans la littérature française montre l’oubli, le mépris, le déni dans lesquels leur univers a été plongé pendant des décennies. Aujourd’hui enfin il peut être exploré grâce à Internet qui facilite l’accès aux textes essentiels. Donc nous ferons connaissance au cours de notre virée, de notre lecture avec **Poulaille** d’un côté et **Guillaumin** de l’autre, leurs 25 lettres échangées principalement entre les deux guerres.⁴

Leur première rencontre

Observons d’emblée qu’une génération les sépare. Guillaumin né en 1873 a plus de cinquante ans lorsqu’il fait connaissance de Poulaille le parisien qui n’a pas encore trente ans. Leur première rencontre se déroule dans un haut-lieu journalistique de la capitale : le siège du quotidien ***Le Peuple***.

En effet ***Le Peuple*** paraît en 1921 en remplacement de ***La Bataille syndicaliste*** journal révolutionnaire et libertaire où s’exprimait la majorité de la CGT de l’époque. Il s’agissait aussi de contrer ***La Vie ouvrière***, journal des minoritaires, et ***L’Humanité***, journal de la SFIO.

On peut se demander pourquoi dans cette période considérée comme « l’âge d’or » de la presse, outil de propagande politique au service des

⁴ Cahiers Henry Poulaille : Emile Guillaumin - Henry Poulaille *Correspondance 1925-1947* Ed. Plein Chant, 2007.

révolutions, se manifestent de si rapides et de si brutales mutations dans le champ d'édition des journaux ?

Parmi les causes les plus connues il y a l'effet de choc du déclenchement du premier conflit mondial, ainsi que l'âpre débat sur « l'alliance sacrée » en France, mais il y a surtout l'intense onde sismique de **la révolution russe** qui crée une tectonique inconnue, et aux répliques imprévisibles dans l'histoire mondiale et sociale des hommes.

Ainsi en France, créée en 1905, la SFIO se disloque au fameux Congrès de Tours de 1920, suivie de la division syndicale de 1921 entre la CGT et la CGT-U (dite CGT- Unifiée).

Dès lors dans quel journal s'exprimer lorsqu'on est cultivateur dans le **Bourbonnais** par exemple avec une conscience aigüe de la lutte des classes, au cœur des conflits des métayers avec leurs propriétaires, petit-bourgeois mesquins, rapaces, sauvagement réactionnaires ?

Et dans quel journal s'exprimer lorsqu'on a 25 ans à **Paris** dans un quartier populaire, fils d'une canneuse de chaises et d'un père charpentier militant actif de la CGT, luttant au sein du syndicalisme révolutionnaire pour la Charte d'Amiens (1906) qui prévoit - mythe fondateur - la disparition du salariat et du patronat ?

On peut comprendre qu'Émile Guillaumin, syndicaliste en province, cherche à confier ses articles au journal *Le Peuple*, plutôt qu'à *La Vie Ouvrière* créée par P. Monatte dès 1909, lequel est devenu un partisan passionné de la révolution russe après 1917 et qui vient de se faire arrêter - en mai 1920 - avec d'autres militants sous l'inculpation de : “ Complot contre la sûreté intérieure de l'état ”... !

Quant à Henry Poulaille, rinceur de bouteilles chez un pharmacien, manœuvre dans une fabrique de ressorts, homme de corvée dans les gares et vendeur de journaux, il a déjà publié entre 1920 et 1922 des contes dans *l'Humanité*⁵. Mais la crise ouverte par le congrès de Tours l'éloigne durablement du journal de Jaurès. Fin 1924, il arrive donc au journal *Le Peuple* et tient une rubrique littéraire.

J'imagine **leur rencontre en 1925**, attablés dans un café-tabac du 15^{ème} arrondissement : *Émile* l'homme mûr à moustache, front dégarni par une casquette têt vissée sur son chef pour se protéger du soleil, face à *Henry* le titi parisien, enthousiaste, vivant à pleins poumons le rythme des ruptures sociales de la capitale et de la vie internationale...

⁵ Créé par Jaurès, Viviani, Briand, Blum, Mirbeau, Thomas...etc.

Voilà ils vont trinquer ! Pas en criant « Vive la sociale » ou « Vive la révolution ». ⁶ Non ! car si le journal *Le peuple* les rassemble, ils ne se ressemblent pas vraiment à cet instant.

Certes Guillaumin l'aîné s'est déjà fait connaître en publiant *Dialogues bourbonnais* puis les *Tableaux champêtres*, couronné par l'Académie française en 1901, et à nouveau en 1904 pour *La Vie d'un Simple*. Mais voilà des ouvrages qui datent de plus de vingt ans, d'avant la grande guerre autant dire du 19^{ème} siècle... !

De son côté Poulaille qui respecte profondément le passé de Guillaumin, piaffe devant son avenir avec cette « page littéraire » dans *Le Peuple* où il s'investit dans le but de faire publier des écrivains ouvriers. Et des écrivains paysans ? Il n'est pas contre mais ils ne courent pas les rues puisqu'ils vivent à la campagne... Guillaumin tombe au bon moment !

En fait Guillaumin et Poulaille vont trinquer à leur commune passion d'écrire qui les a saisis dès leur jeunesse. Ecrire, c'est important, c'est grave, puisque c'est d'abord dire, décrire la vie des hommes courbés, la vie d'un simple ou celle des damnés de la terre...



EMILE GUILLAUMAIN

Vite, très vite le courant passe entre eux ce jour là malgré les années, les kilomètres qui les séparent physiquement.

Alors ils vont se reconnaître progressivement, se tester, s'amadouer, et puis, oui c'est décidé, de s'épauler en écriture, échanger études et projets d'articles pour *Le Peuple*.

Commence ce jour là un ardent compagnonnage littéraire, il durera plus de vingt années.

⁶ N'oublions pas que *Littérature et Révolution* de Léon Trotski paraît en 1924.

L'écriture ou la vie ...

Ni l'un ni l'autre n'hésitent entre l'écriture et la vie. A la ville comme aux champs leur choix est tôt arrêté. Ce sera la vie vraie, au gré du rude quotidien, au gré de la grande histoire qui circule à toute vitesse entre leurs doigts et leurs plumes.

Poulaille ne compte pas ses heures de défricheur, de découvreur prompt à l'enthousiasme. Tristan Rémy témoigne de l'homme en 1920 qui n'avait pas le temps et qui s'habillait mal : « Il était de ces pauvres bougres de travailleurs dont les semaines sont longues à équilibrer ». De son côté **Guillaumin**, plus posé, fait le point en 1925 : il n'a rien publié en librairie depuis treize ans, donne des articles pour les *Dernière nouvelles de Strasbourg*, mais ses publications passent inaperçues. Qu'importe, il est soucieux de faire connaître une *Anthologie des écrivains ouvriers* de son compatriote Gaston Depresle né à Thiel dans l'Allier, une anthologie préfacée par Barbusse. Il l'écrit à son « Cher Confrère » Poulaille.

Ils sont bien faits pour compagnonner.

D'autant que la vie ne va pas se montrer avare en drames intimes pour Poulaille. Sa femme meurt de tuberculose en 1929 à l'âge de 26 ans.

Tout de suite Guillaumin trouve, de sa province, les mots du cœur :

06.01.1929

Mon Cher Confrère,

Je viens de lire dans *Le Peuple*, la nouvelle de l'affreux malheur qui vous vient frapper au seuil même de l'année nouvelle¹.

Permettez-moi de vous adresser, en ces pénibles circonstances, l'expression de ma sympathie attristée...

Ne vous laissez point abattre! Le chagrin, hélas! ne ramène rien et ne peut que conduire au pire. La loi de la vie est de tenir bon contre vents et marées jusqu'à ce que l'on soit terrassé à son tour. Vous êtes jeune. Vous avez vos enfants à élever, votre œuvre à poursuivre. Séchez vos larmes. Continuez d'un cœur vaillant votre noble tâche. Bon courage et bonne santé!

Et croyez [~~à mes~~] aux sentiments de profonde estime, et d'amitié compatissante de Votre vieux Confrère lointain...

Em. Guillaumin

Ygrande - Allier



1930 - Année charnière : Un nouvel âge littéraire

Intense échange de lettres entre les deux confrères en cette année charnière entre toutes. L'un signe : *Cher Confrère Ami*, tandis que l'autre lui répond respectueusement : *Mon Cher Aîné*.

Surmontant son malheur, Poulaille s'est lancé à corps perdu dans une œuvre inédite à laquelle il travaillait depuis longtemps. Il a trouvé la complicité d'un éditeur attentif et décisif : Georges Valois⁷ qui lui propose de diffuser cet ouvrage ambitieux de 480 pages : *Nouvel Âge littéraire*.⁸

Le titre de la première partie : *Introduction à une littérature nouvelle* ne peut être plus clair sur les intentions de l'auteur. Celui de la seconde partie est tout aussi exemplaire : *La littérature prolétarienne française*.

Michel Ragon qualifie l'ouvrage de **livre manifeste** et ajoute que Poulaille est la véritable *âme de l'école prolétarienne*. Le livre fera effectivement date par l'ampleur des recensions, la variété des références et le vaste champ littéraire exploré à la manière d'une anthologie encore jamais osée bien que hâtive - *faite à la galopade* - comme l'avoue Poulaille lui-même. Le livre fera date aussi parmi les nombreux manifestes qui rythment la fiévreuse histoire littéraire de l'entre deux guerres.

Mais j'y reviendrai plus loin.

Pour l'instant joignons-nous à Guillaumin qui s'exclame dans sa longue lettre du **29/07/1930** à Poulaille :

Mais voici que m'arrive en surprise votre grand beau livre. Quelle somme de lectures et quel labeur soutenu représentant un tel travail ! J'en reste confondu et vous adresse tout d'abord la double expression de ma sincère gratitude et de ma vive admiration...

L'admiration de l'aîné n'est pas feinte. Il constate l'érudition en marche du jeune Parisien, qui lit constamment et tout azimut tout ce qui peut servir sa grande ambition : lettres, publications, dédicaces, faire-part, rééditions... tout est bon à emmagasiner, qui peut à un moment ou à un autre servir à croiser les sources et rendre enfin visible, lisible les œuvres de la littérature prolétarienne.

Ainsi Guillaumin peut-il interpeller Poulaille sur un ton familier :

⁷ En 1930 la **Librairie Valois** est un étonnant laboratoire. Georges Cressent – dit Valois, est un autodidacte d'origine populaire. Disciple de Georges Sorel, entre à l'Action Française, puis effectue un retour à gauche, voir l'extrême gauche et meurt en 1945 au camp de Bergen-Belsen. *Un des rares exemples d'homme politique à avoir effectué un trajet de l'extrême gauche à l'extrême droite... et retour ! Quel trajet !* selon J.P. Gaschignard, postface du *Nouvel âge littéraire* - 1986

⁸ *Nouvel âge littéraire*, Henry Poulaille, Plein Chant 1986. Titre emprunté à Valois, qui l'a puisé chez Sorel, lui-même inspiré par Proudhon : *Le nouvel âge de l'humanité....*

Et où diable avez-vous eu connaissance de cette lettre d'A. Vermenouze que je ne suis pas très sûr de n'avoir point égarée ?

Puis il vient au sujet central du livre et lui dit combien il approuve son jugement sur les écrivains étudiés qu'il connaît. Or il en connaît un bon nombre et pas des moindres. Et il achève ainsi sa lettre à Poulaille :

Avec mes vœux pour un succès tout justifié et qui serait aussi le nôtre - je veux dire, celui des écrivains du peuple.

Sympathie et Amitiés. Em. Guillaumin

Six mois plus tard Guillaumin signe un encart paraissant dans le quotidien **Le Peuple** daté du **30 décembre 1930**. Depuis son lointain village de l'Allier c'est l'aîné qui adoube véritablement le jeune Poulaille et son « Guide de haut prix », en recommandant, en annonçant un *nouvel âge* pour les écrivains du peuple et les bibliothèques populaires...

«LIVRES»

En cette saison des grands prix et des longues soirées sous la lampe, les livres ont droit d'actualité.

Aux camarades qui ont mission de choisir des ouvrages pour les bibliothèques populaires, je veux redire, après Marcel Lapierre, quel guide de haut prix leur peut être le volume de Henry Poulaille: *Nouvel Âge littéraire*. Le vœu de Henry Poulaille serait de détourner ceux du peuple des bas récits policiers, d'aventures abracadabrantes ou de sentimentalisme bête – aussi bien que de l'adultère « distingué » et de toutes œuvres de psychologie mondaine où s'analysent des gens d'une certaine catégorie sociale à qui est épargné le souci de gagner leur vie. Pour ce faire, l'auteur du *Nouvel âge* donne, avec des commentaires appropriés, une liste impressionnante d'ouvrages français et étrangers où domine, si l'on peut dire, « l'esprit de classe », où tiennent la première place les préoccupations du pain à gagner, les caractéristiques du métier, du milieu. Il serait utile et bon d'amener les humbles à prendre goût aux grandes œuvres de la littérature prolétarienne: réservons donc large place à ces œuvres dans les bibliothèques à leur intention.

Sous le même titre et dans le même but, Henry Poulaille doit aussi publier une revue dont le premier numéro sortira, j'imagine, aux premiers jours de la nouvelle année.

Il s'occupe enfin d'une collection dite « Romans de la Vie nouvelle », tentative à coup sûr intéressante, par quoi l'idée prendra corps davantage si le succès répond aux légitimes espérances.

Émile Guillaumin

Le Peuple, 30 déc. 1930, p. 1.

Extraits et reproductions des Cahiers Henry Poulaille,
avec l'aimable autorisation des Amis d'Henry Poulaille

Textes inspirés par la photographe Arièle Bonzon

Exposition en avril à la Galerie Horschamp de Sivry-Courtry

Ralentir ! écrits en travaux... ou comment s'inspirer des autres champs artistiques, la photographie et la peinture pour écrire puis partager ces textes d'ateliers...

Texte collectif « Je suis une route perdue

au Maroc »

Je suis ...

une étape lumineuse de l'enfance

l'espace temps d'une interruption

debout pour toujours

Je suis ...

la lumière qui passe

sur la poussière de sable

grisée par la vitesse

enivrée d'air brûlant

Je suis...

la brume tremblante

de chaleur contenue

plaquée au ciel voilé

soleil blanchi

Je suis ...

la contre image de la lumière

l'avenir du ciel

dans l'attente de partir

Dyptique ? Regardant une photographie de l'artiste en noir et blanc et son double en couleurs, faire le pari d'écrire un texte en deux versions : noir et blanc et couleurs.

L'enfance du jour en noir et blanc	L'enfance du jour en couleurs
<p>Si-----len-----ce de l'attente dans la pénombre. Entre-deux du tout petit espace de lumière après l'interruption nocturne. Recherche des étapes lumineuses du jour, sa clarté après le parcours joyeux à tâtons dans l'enfilade des corridors : gzi gzi.</p> <p>En contre-jour d'une lumière traversante, un rai de poussière fine : l'ensablement de l'air caresse l'édredon gris et découvre une paire de lunettes cerclée de métal noir qui lance son doux reflet.</p> <p>A travers les persiennes, cinq petites dalles de pierre blanche éclairent le jardin sombre, et au-dessus pendus sur de longs fils de grands draps blancs sèchent au vent. Clac clac clac.</p>	<p>Si-----len-----ce de l'attente dans la pénombre. Espace du tout petit entre-deux de l'interruption de la lumière. Recherche des étapes lumineuses du jour, sa clarté après le parcours joyeux à tâtons gzi gzi dans l'enfilade du corridor aux tentures rouges.</p> <p>En contre-jour, la lumière filtre d'espace d'un rai de poussière mordorée. Cet ensablement de l'air caresse l'édredon de satin bleu du lit où s'abandonne le doux reflet d'une paire de lunettes cerclée d'écaille brune.</p> <p>Au jardin sous un ciel déjà bleu de grandes pièces de linge étendues clac clac clac occultent la verdure et claquent au vent. Dessous on compte cinq petits pas de pierres moussues.</p> <p style="text-align: right;">C.M.</p>

Textes inspirés par les œuvres de Laurence Morzuch

exposées à
l'Espace Paul Bedu
MILLY-LA-FORET



Planter un décor à partir d'une phrase donnée (en italiques).

Aurélie

La veillée allait avoir lieu dans la grande salle débarrassée... des nombreux amas de fleurs et de messages en papier qui avaient été déposés là, tout au long de la journée. Il ne restait plus qu'une dizaine de bougies éclairant timidement l'espace, créant une ambiance sombre et tourmentée, exaspérante. La grande salle s'étendait si loin qu'on n'en apercevait pas les angles qui donnaient vers le jardin. L'unique fenêtre était fermée, condamnée. L'espace semblait aussi grand que la nuit déserte et les dernières lueurs du jour se perdaient définitivement sur l'horizon déclinant. L'heure approchait. Des cris d'oiseaux retentissaient stridentement. L'air était glacial.

Ajouter un personnage.

La jeune fille remonta son châle sur ses épaules et frissonna. Elle s'approcha du corps et prit une bougie dans ses mains. Elle se retourna, il lui semblait qu'on l'observait, pourtant, personne. Une pie se tenait immobile, sous le cercueil. Son œil suivait chacun de ses mouvements depuis qu'elle avait pénétré dans la salle.

Claire

Les briques des murs avaient été façonnées à la main, pétries avec la terre sur laquelle était érigée la maison. Des chemins, des portes et des arbres, autour un champ, puis une autre de ces maisons qui portent la signature de l'homme et de ses mains.

Le chant des oiseaux à l'aube déchirante, mélodies planantes sur les pâles clairières. Sous cet air opaque du matin, les montagnes gonflées d'orgueil s'étirent. Imperceptiblement elles t'enjoignent à monter, inlassablement encore et encore.

Brigitte

MANGER OU ÊTRE MANGES

Les cloches continuent de sonner le glas dans le ciel insupportablement bleu. Quelle heure est-il ? Je ne peux pas encore le dire, hypothétiquement, cinq heures. Il fait très froid.

Me voici dans la vieille ville, le regard perdu dans les broderies de pierre de l'Abbaye. Une poignée de pies s'installe autour la croix immense. Leur place, cette place, elles l'occupent maintenant depuis plusieurs crépuscules. Elles viennent se réfugier à la ville, persécutées dans les campagnes, décadence des ouvriers de la nature. Vivant autrefois au grand jour, les voici recueillies, contrariées, contraintes à l'ombre des édifices monastiques.

Devant moi, au loin, j'aperçois l'architecture magistrale de la ville nouvelle. Abandonnés des années plus tôt, certains bâtiments restent secrètement occupés. La nuit, des ombres apparaissent devant les ouvertures béantes des entrées d'immeubles. Inlassablement, de jeunes gens reviennent là où leur enfance a disparu. Les grandes travées ventées entre les constructions de béton rectilignes, tendues vers le ciel, ont été le théâtre de bien des querelles, guérillas, puis de véritables combats.

Les clans s'y sont affrontés sous les yeux des passants, voisins ou parents, spectateurs du devenir de leur progéniture, inquiets mais tout autant complices par leur silence, lassitude aussi.

Un matin d'hiver, je me souviens tout particulièrement d'un attroupement bruyant autour d'une tache noire et opaque aperçue sur le tapis de neige blanche. Un groupe d'enfants dont je faisais partie piaille et s'agite tels des danseurs autour d'un feu. L'un d'entre nous un peu plus âgé s'avance et la marmaille recule de plusieurs mètres, signe de déférence et d'allégeance au nouvel arrivé. De plus près, saisissant un bâton et tapotant la tache, celui faisant office de chef éparpille ce qui ressemble au premier abord au contenu d'un cendrier de voiture, amas de cendres et de mégots. Apparaît un nombre considérable de cadavres de mouches bleutées, plus volumineuses qu'à l'ordinaire.

Un cri étouffé me saisit. Je me retourne. Ma sœur est là.

- Que t'arrive-t-il ?

- J'ai rêvé d'une mouche géante qui me regarde, me fascine.

• Où?

- Devant mon miroir.

- Que fait-elle ?

- Elle me regarde, elle ne me fait pas peur. C'est une mouche poilue mais comme coiffée, apprêtée et bien proportionnée.

- Et tu n'as pas peur ?

- Si, mais de ce qui pourrait arriver...

A cet instant, son message est pour moi dépourvu de sens.

Nous choisissons de rentrer.

Dans les escaliers, nous ressentons une légèreté inhabituelle. Certainement le vent s'engouffrant dans les corridors nous pousse-t-il ? Arrivées au sixième étage, dans le recoin de la baie vitrée, une image, improbable : deux mouches nous regardent... la frousse de notre vie !

Un courant d'air, une fenêtre s'ouvre... Nous sommes de plus en plus légères, l'apesanteur ne nous entraîne pas vers le sol... Au loin, la vieille ville et les broderies de pierre de l'Abbaye.

Nous guettent les pies pour un véritable festin.



Merle - série - Laurence Morzuch

ENTRETIEN avec Laurence MORZUCH

artiste peintre

Fontainebleau

Nous avons eu le plaisir de rencontrer Laurence MORZUCH, à la suite de l'atelier d'écriture organisé par La Grappe au centre de son exposition récente à Milly La Forêt. Mai 2016

- Laurence Morzuch, vous êtes à la fois artiste peintre et peintre de décors depuis maintenant vingt ans mais aussi une lectrice assidue puisque vous organisez des rendez-vous littéraires réguliers dans votre atelier de Fontainebleau. A l'Espace Paul Bédu, vos œuvres, découvertes dans l'originalité de leur mise en scène ont suscité l'écriture chez nos écrivains. Un trait commun s'est dégagé, entre les démarches de création possibles des auteurs et l'artiste peintre que vous êtes. Que pensez-vous de ce « trait commun » entre peinture et littérature ? Existe-t-il pour vous ?*

Le sentiment de ne plus être seule et de pouvoir partager des pensées invisibles. Je raconte une histoire, ma propre histoire sans tomber dans le pathos, ni dire crûment les choses. Tout art transforme le vécu pour que chacun puisse en percevoir une part à travers sa propre vie. J'ai découvert que j'étais avec les autres grâce à la lecture et non pas la peinture. Mes premiers émois de partage universel c'est avec la lecture.

- D'après vous quels éléments de votre exposition nous ont permis de créer des histoires ?

Je n'impose pas réellement quelque chose et en même temps je le fais, mais de façon tellement fragile que l'ouverture est possible pour les autres.

- Quelles sont vos sources d'inspiration ?

Je pense à la souffrance des femmes. A la difficulté en tant que femme d'exister au monde et dans la société,... d'avoir enfanté,... et je vois mes filles et ma mère... Raconter une histoire, c'est le fil que je suis depuis toujours.

- *Quelles pistes de réflexion guident votre travail ?*

Mes lectures. Je suis l'actualité de très près dans la presse. Je picore et suis en permanence reliée au monde. J'ai envie d'être terriblement de mon époque. J'essaie.



- *Que dire de la présence d'éléments mythologiques dans vos tableaux ?*

Je suis très sensible à l'espace-temps, au choc du passé, du présent, du futur. Dans un de mes tableaux, je m'inspire d'une sculpture grecque *Le Dieu Pan et le joueur de flûte*. L'éphèbe est devenu un jeune en capuche et baskets surfant sur sa tablette numérique.

- *Quelles analogies pouvons-nous établir entre le fait d'écrire et le fait de dessiner en considérant l'œuvre comme un objet à lire ?*

Je suis très sensible aux peintres qui sont liés à la littérature comme Cocteau, Breton, Max Ernst, des peintres cérébraux. Je suis une femme cérébrale et physique, je suis les deux. Les mots peuvent être beaucoup plus précis que l'acte de peindre.

C'est avec ça que je me bats. J'aurais su écrire, j'aurais écrit, je sais dessiner, donc je peins...

-
Propos recueillis par Brigitte Daillant

* Visitez l'Atelier de Laurence Morzuch 26 rue Paul Séramy -
Fontainebleau -77300

Pour consulter son site : www.laurencemorzuch.com

Bleau en Poésie 2016



le
PRINTEMPS
des
POÈTES

Samedi 2 avril à 13H00 au pied du PIGNON POTEAU du Parking de la Croix Saint-Jérôme suivre le chemin de la Vallée Close et tout au bout : balisage en place - Massif des Trois Pignons-

*Venez écouter, lire, réciter, jouer, applaudir,
Vos poèmes et ceux des autres*

CENT ANS de POÉSIE... !
Le Grand Vingtième



*Catherine Aymon et Jean-Jacques Guéant
sont les correspondants pour cette rencontre*



La Grappe- CIHM

Les signatures du printemps



Jean Bensimon dédicace chaleureusement son livre **Nouvelles de l'effacement** après une lecture d'extraits par une comédienne et Claire Bouquerel devant de nombreuses personnes le 12 mars à la Librairie L'œil écoute, 77 Bd du Montparnasse à Paris.

Nouvelles de l'effacement de Jean Bensimon—Editions Ovidia. 2015 www.leseditionsovadia.com

Jean Bensimon nous donne en quinze nouvelles une galerie de portraits d'une grande cohérence dans sa diversité, déclinant cette notion de l'effacement dans des récits fantastiques où apparences et disparitions se jouent de ses personnages. Avec détachement, Jean Bensimon conte le récit de leur lutte contre l'effacement partiel ou radical, en tous cas inéluctable. En quête de l'impossible, la plupart de ces anti-héros trouvent une issue extrême à leur problème : celui-ci disparaît peu à peu aux yeux des autres, celui-là perd l'espoir d'obtenir une situation avantageuse, un troisième incarne tragiquement sa passion pour l'absolue sincérité.

Avec humour, Jean Bensimon s'attaque à l'intégrité corporelle d'un de ses personnages dans la terrible et grinçante mécanique d'un auto démontage : corps automatisé, esprit robotisé ? Où donc réside l'humanité vécue en pièces détachées ?

Je m'arrête un instant pour évoquer un rapprochement avec deux maîtres des expériences limites du corps dans le champ artistique : la prose poétique d'Henri Michaux et le cinéma de David Cronenberg.

Pendant que la jeunesse se démène dans l'éternel combat pour gagner une place ici-bas, un vieillard peine à atteindre la sérénité quand « *On se bat avec l'ombre de celui qu'on a été.* »

« *Nous sommes dehors mais tout près - dans un entre monde douloureux* » diront les errants claudiquant « *faux prophètes mais vrais poètes* » de « *Une étrange chronique* » à ceux qui les chassent parce qu'ils sont différents et que leur « *cri, jailli du fond de l'âme devenait chant et remède...* ».

Entre des personnages si conformes aux attentes de la société contemporaine qu'ils semblent mériter leur effacement, et ceux dont l'extrême différence les empêche d'assumer leur part d'humanité, je ne suis pas sûre que Jean Bensimon choisisse. Il préfère montrer le rôle de la nature qui les relie au vivant, sans pourtant les préserver, ni de l'absurdité, ni de l'inutilité de leur conduite. Il laisse penser que l'origine de notre conscience humaine, réside dans le nom de famille dont le hasard de la naissance nous a fait don, socle du « connais-toi, toi-même » et sésame de la relation aux autres. Malheur à ceux qui ne s'en saisiront jamais.

Pour finir, au centre de plusieurs récits, le livre se décline sous différentes appellations : livre de vie, livre parfait, manuscrit ancien traduit ou livre de référence. Indispensable à l'homme, il symbolise sa force mais aussi sa fragilité. Un frisson parcourt le lecteur : le livre, partagera-t-il le même sort que le sien, l'effacement ?

Colette Millet

*

Au Salon de la dédicace à l'Espace Saint-Jean de Melun

le même jour de mars, Daniel Abel et Dominique Laronde rencontraient leurs lecteurs et signaient leurs livres à la table de la Revue La Grappe, en compagnie du poète Richard Taillefer venu en visiteur.



De g.à d. : Monique Le Maoult, Daniel Abel, Dominique Laronde, Daniel Abel et debout face à eux Richard Taillefer et Colette Millet.

Coups de cœur au Festival de St Malo

Étonnants Voyageurs - 14/15/16 mai 2016

Le Festival des Étonnants Voyageurs est encore jeune, 27 ans, grâce à plus de 200 auteurs venus du monde entier. Son fondateur Michel Le Bris cette année encore a donné le ton dès l'ouverture : *Que peuvent les écrivains dans le chaos du monde ?* Il prévient à sa manière : *nos coordonnées mentales sont bouleversées par ce chaos, et le monde qui vient sera dit, sera pensé, ou il sera subi...*

Les grands débats du festival débutent au Palais du Grand Large, dans la salle *Maupertuis* ou dans l'Auditorium (1000 places !) comme les rencontres plus intimes dans les hôtels *Le Nouveau Monde*, ou *L'Univers*, les biens nommés ! Par où commencer ? Avec les livres, les films, la photographie et la bande dessinée, difficile de choisir entre Hubert Reeves et Jean-Claude Ameisen, entre Boualem Sansal et Lilian Thuram, suivre une lecture de François Morel ?

Finalement je pars pour **Haïti** avec la présentation du nouveau roman de **Lyonel Trouillot** : *Kannjahou* où sont décrites les rudes et désespérantes réalités de son pays qui survit après bien des cataclysmes sociaux ou climatiques. Il ironise sur les ONG, les humanitaires qui sillonnent son pays : *Des bergers qui vont chercher leurs troupeaux ailleurs*, ou sur la charité : *c'est ce qui reste du capitalisme*. Il avoue rêver la nuit d'une utopie créatrice, sans hiérarchie ni culte de l'argent, un communisme simple et libertaire... A la fin, je lui dis que cela me rappelle les mots adressés à la jeunesse d'Albi par Jean-Jaurès en 1903 : *Aller à l'idéal, et comprendre le réel*. Oui c'est peut-être ça me répond-il, dans un sourire complice ! Et la petite salle se vide, la mer est à deux pas, c'est marée haute...

Dans la grande salle du Café littéraire un autre haïtien qui ne vit pas en Haïti, habitué du festival et amoureux des mots : **Dany Laferrière** récent immortel de l'Académie française. Son humour fait mouche. Il se présente comme le spécialiste mondial de la sieste - *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*, et répond avec verve à chaque question. Mais que faites-vous au milieu de cette assemblée d'académiciens pour ne pas mourir d'ennui ? *Je discute avec des gens passionnants : Michel Serres... et René de Obaldia qui a 97 ans ! Vous vous rendez-compte. Je lui demande pourquoi il intervient si peu*

lors des séances lui qui a tant d'humour, et il me répond devoir rester silencieux car il assiste et siège dans l'un des plus fabuleux théâtres français ! Vous voyez bien que je ne m'ennuie pas...

Dernier jour, salle *Maupertuis* dernier moment fort avec quatre personnalités marquantes : J. Birnbaum, journaliste J.C. Carrière, écrivain, Abdennour Bidar, philosophe et Michel Le Bris autour du thème du ***Retour du religieux***.

J.C. Carrière commence en affirmant que son livre ***Croyance*** a été déclenché il y a cinq ans par le choc de Daech : c'est pour lui, le premier retour de la foi avec drapeaux de guerre, des drapeaux religieux depuis... 1702 avec les camisards ! Quelles explications à cette inimaginable irruption alors que la connaissance s'intéresse à la croyance depuis plus de cent ans avec les mythologues, les récits originels, etc. La croyance reste aujourd'hui un trou noir, comment mettre des mots sur ce trou noir ?

Pour **J. Birnbaum** auteur d'***Un silence religieux***, il y a une espérance mondiale qui aime une jeunesse mondiale, une croyance religieuse avec Daech. Le silence religieux de la gauche française, son point aveugle, c'est sa mémoire courte, obsédée par les fantômes de la religion, continuant d'escamoter le fait religieux alors que son imaginaire est celui d'une religion séculière... A propos de la connaissance qui prend au sérieux la croyance il cite L. Boltanski : « *Ce que vous ne voyez pas c'est qu'il y a peu de sociologues qui bossent sur la religion, parce que la religion a une telle puissance, une telle profondeur de mémoire des textes qu'il est très difficile de se pencher dessus sans tomber dedans* ».

A propos du djihadisme, l'auteur estime que l'enjeu actuel est de déplacer l'enquête *du social au spirituel* pour poser la seule question qui vaille : celle de l'espérance. Une espérance si puissante qu'elle emporte des milliers de jeunes prêts à aller mourir loin de chez eux.

Abdennour Bidar, philosophe, insiste sur la nécessité de s'intéresser au-delà du djihadisme et du ressassement de la figure du « musulman terroriste » - comme autrefois le communisme le couteau entre les dents – de s'intéresser à la question de fond qui nous concerne tous : la question spirituelle, posée depuis des millénaires, la question d'une destination finale de l'être humain... C'est pour cela qu'il se

rapproche des tisserands ! Symbole du tissage indispensable des liens entre les hommes... Liens rompus ou qui étranglent aujourd'hui dans la contrainte économique, l'exploitation marchande qui nous rend extérieur à nous-mêmes, une crise générale du lien social et du lien à la nature, à l'univers... Dans ce contexte comment s'étonner du retour du religieux qui revient pour le meilleur et pour le pire ? et le meilleur c'est le tissage de liens et la recherche de sens...

J. Birnbaum revient sur Foucault et la révolution iranienne de 1979 présentée alors comme un vêtement religieux. Il écrivait : « il faut arrêter de considérer la religion comme un vêtement ». L'imaginaire de la gauche française, celui d'une religion séculière, ne voit dans toute religion qu'ornement, prétexte, c'est-à-dire un simple vêtement ainsi qualifié par le philosophe Badiou après janvier 2015 : le djihadisme est un vêtement, les djihadistes des fascistes, des bandits... Conclusion de J. Birhaum : circulez, il n'y a rien à croire !

Je quitte la salle après ces deux heures effervescentes en murmurant face à la mer les dernières phrases de J.C. Carrière : ***Nous sommes tous des tisserands... car la terre est constamment déchirée, constamment reprise, faisons partie des tisserands.*** Et puis le beau slogan humaniste du festival : « **Recoudre le monde !** ».

Jean-Jacques Guéant

la grappe

Printemps été 2016

n° 92



*Ne lisez plus La Grappe
par-dessus l'épaule de
votre voisin : abonnez-
vous pour 4 numéros
c'est 25 euros en 2 parutions par an !
prix au numéro : 8 euros.*

Comité de Rédaction : J.J. Guéant, D. Laronde, C. Millet
LA GRAPPE, 47 allée JJ Rousseau, 77350 Le Mée, France

Contacts :

jjg@gueant.org

dominique.laronde@wanadoo.fr

comillet77@gmail.com

Le site de la Revue: <https://revuelagrappe.fr>

et sur wikipedia : http://fr.wikipedia.org/wiki/La_Grappe

Impression : Aria Print, Savigny-le-Temple 77176
ISSN07541813

